

SERGE BRUSSOLO

NOUCHKA ET LA COURONNE MAUDITE

© Serge Brussolo & ALMOHA Publishing

Reproduction interdite

Les personnages

Nouchka a 12 ans. Un jour qu'elle se promène dans les bois elle voit une valise tomber du ciel... Une valise mystérieuse qui parle et possède des pouvoirs magiques. Ce bagage incroyable, Nouchka n'a le droit de l'ouvrir sous aucun prétexte ! Si elle en soulevait le couvercle, la valise s'en irait pour toujours. Pour elle qui est si curieuse, c'est une sacrée torture !

La mallette a la fâcheuse manie d'annoncer des catastrophes, ce qui jette notre héroïne au cœur d'aventures dont elle se passerait bien.

Ses parents, victimes d'un sortilège, sont prisonniers d'une carte postale magique. Pour communiquer avec eux, Nouchka doit leur écrire dans la partie réservée à la correspondance. Son père et sa mère répondent de la même façon.

La meilleure amie de Nouchka s'appelle Poppie. C'est une grosse fille toujours vêtue de rouge, dont la force dépasse de beaucoup celle des garçons. Hélas, elle a mauvais caractère.

Toutes ces aventures sont contées dans le premier tome de la série : Nouchka et les géants.

La menace inconnue

La valise magique m'a réveillée dans la nuit. Une voix nasillarde en sortait, bredouillant des mots incompréhensibles. Je me suis assise en grognant. J'ai tendu l'oreille.

— Tu dois te mettre en route, vite ! a marmonné la mallette. Quelqu'un a besoin de ton aide... La princesse Amandine est en danger. Toi seule peux la secourir.

J'ai dit :

— Qui ? Je ne connais pas de princesse Amandine. C'est quoi ce délire ?

— De l'autre côté de la forêt s'étend le royaume des sortilèges, gouverné par le roi Anagatos VI, a repris la valise. Amandine est sa fille. Si tu ne l'aides pas, elle mourra assassinée. À ta place j'évitais de me rendormir, le temps presse.

La valise est assez crispante, mais elle a souvent raison. Je ne sais pas si je l'aime ou si je la déteste. Parfois j'ai envie de la jeter au fond d'un puits, mais à d'autres moments je me dis que je ne supporterais pas son absence. Allez y comprendre quelque chose !

Je suis allée voir ma copine Poppie pour lui demander si elle voulait m'accompagner.

— Non, m'a-t-elle répondu, je commence juste la lecture des aventures du Docteur Squelette, Génie du Crime, il y a 7 tomes de 3 706 pages chacun, tu seras revenue que j'aurai pas encore fini ! Et puis le royaume des sortilèges c'est à l'autre bout du pays, je vais pas m'user les pieds pour aller porter secours à une pimbêche qui ne me dira même pas merci !

Poppie a son caractère. C'était pas la peine d'insister.

Je suis rentrée à la maison pour écrire un mot à mes parents au dos de la carte postale où ils sont retenus prisonniers à cause d'un envoûtement dont j'espère bien, un jour, venir à bout[1].

Je vais sauver une princesse, ai-je tracé à l'encre violette. Je ne la connais pas, mais bon, il paraît qu'on va l'assassiner, je ne peux pas laisser faire ça.

Les mots que je venais d'écrire se sont peu à peu effacés pour être remplacés par ceux que Maman m'écrivait, du fond de la carte postale :

Je te reconnais bien là ! Tu es courageuse, ma petite fille, mais fais bien attention à toi. Je t'embrasse très fort.

J'ai rangé le rectangle de carton ensorcelé dans un endroit secret. Sur l'image, mes parents étaient toujours figés dans la même pose. Ils me manquaient. Au début j'avais cru que ce serait amusant de vivre toute seule dans la maison, mais je m'étais vite rendu compte que je me trompais.

J'ai déjeuné, passé des vêtements propres, enfilé de solides chaussures de marche et consulté une carte des environs.

Enfin, j'ai empoigné la valise magique et je suis partie pour le royaume des sortilèges.

De toute façon ce serait certainement plus passionnant que d'aller à l'école !

2

Les filles de la forêt

Pas fière du tout je me suis présentée à la grille du palais royal, la valise à la main. J'étais persuadée que les sentinelles me chasseraient à coups de piques et que l'aventure s'arrêterait là ; mais, à ma grande surprise, les choses ne se sont pas passées de cette manière.

Des soldats enveloppés dans des armures brillantes montaient la garde de part et d'autre de l'entrée. Ils ont crié " Qui va là ? " en agitant leurs armes, ce qui a produit un vacarme de casseroles malmenées. J'ai montré la valise en expliquant que c'était elle qui m'avait dit de venir. J'ai pensé : " Ils vont me prendre pour une folle. " Mais non, ils avaient l'air d'avoir entendu parler de la mallette et de connaître ses pouvoirs. Ils se sont effacés pour me laisser entrer. J'ai commencé à remonter une allée interminable. De part et d'autre du chemin se dressaient des statues de lions et de dragons, en marbre blanc ; certaines très abîmées par les siècles. Tout au fond, on apercevait le palais. Un

grand château aux tours tarabiscotées[2]. Des oriflammes[3] bleu et or claquaient au vent. Tout ça aurait pu être très joli, hélas le soleil se couchait, la nuit allait bientôt s'installer, et je dois avouer que dans la lumière rougeâtre du soir le spectacle avait quelque chose d'inquiétant.

De l'autre côté des grilles encerclant le parc s'étendait une forêt, épaisse, sombre. Les arbres y étaient si serrés qu'on aurait eu le plus grand mal à se faufiler entre les troncs. Il m'a semblé que des gémissements s'en échappaient.

“ Idiote ! ai-je pensé. Ne joue pas à te faire peur. C'est le vent dans les branches. ”

Et j'ai continué à marcher en essayant d'avoir l'air digne. Je sentais qu'on m'observait. Sans doute quelqu'un, embusqué derrière l'une des mille fenêtres de la façade, m'espionnait-il au moyen d'une lorgnette ? Ça n'avait rien d'agréable et j'ai fait un effort pour prendre l'expression décidée de la fille qui ne s'en laisse pas conter. En réalité je me sentais toute petite et perdue au milieu de ce jardin immense et vide. Les gémissements provenant de la forêt me mettaient de plus en plus mal à l'aise.

Alors que je me rapprochais du grand escalier de marbre rose, une adolescente d'une quinzaine d'années a surgi de derrière un massif de fleurs. Vêtue d'une longue robe verte elle avait l'air d'une princesse, et j'ai cru, une seconde, qu'il s'agissait de la fameuse Amandine. J'étais embarrassée car je ne sais pas faire la révérence, ni aucun de ces trucs pratiqués dans les châteaux. Elle m'a détrompée.

— Non, non, a-t-elle balbutié, je m'appelle Flore, je suis la demoiselle de compagnie de la princesse... Veux-tu me rendre un grand service ?

Elle semblait très angoissée. J'ai vu qu'elle tenait une grosse chaîne entre ses mains. Une chaîne munie de bracelets d'acier et d'un cadenas.

J'ai dit :

— Oui, si ça peut vous aider. Qu'est-ce que je dois faire ?

— M'attacher à la rampe de l'escalier d'honneur, a balbutié la demoiselle. Ensuite tu garderas la clef dans ta poche et tu t'en iras loin, loin... Reviens me libérer demain matin, quand il n'y aura plus de danger.

J'ai dit :

— Heu ?

Je n'y comprenais rien mais Flore paraissait au comble de la panique.

— Vite, a-t-elle supplié. La nuit va tomber ! D'habitude c'est la princesse qui m'attache, mais ce soir je n'ai pas réussi à la trouver, le château est si grand... Si tu acceptes de m'aider je te donnerai cette belle broche.

Elle a désigné un camée d'ivoire et d'or épinglé au bas de son décolleté. Un très beau bijou. J'ai posé la valise sur le sol, pris la chaîne, et attaché Flore à la rampe de marbre de l'escalier. Quand les menottes ont claqué sur ses poignets, elle a poussé un soupir de soulagement.

— Ah ! Tu me sauves la vie !

Je n'ai rien dit, tout ça me paraissait un peu bizarre, mais bon, j'y étais préparée, je savais bien qu'en écoutant la valise j'allais me mettre dans une histoire invraisemblable.

Flore s'est assise sur une marche, les mains entravées, prisonnière des menottes. Elle regardait anxieusement du côté de la forêt. Elle avait complètement oublié mon existence.

— Je vous laisse, ai-je murmuré, essayez tout de même de passer une bonne nuit.

Elle ne m'a pas répondu. Je me suis avancée vers l'entrée du palais. Là encore les serviteurs m'ont laissée passer. Je me suis retrouvée toute seule au milieu d'une galerie immense tapissée de miroirs et de statues. La lueur du soleil couchant pénétrait par les trois cents fenêtres perçant la façade, badigeonnant les objets d'une couleur sanglante du plus mauvais effet. Je n'ai pas eu le courage de crier " Y'a quelqu'un ? ". Tout était si majestueux. Je me sentais totalement godiche, mal habillée, mal coiffée, les chaussures pleines de poussière. L'horreur absolue !

Comme il fallait bien faire quelque chose, j'ai remonté la galerie. À ce moment-là une porte s'est ouverte et vingt jeunes filles se sont éparpillées au hasard des corridors, sans me prêter la moindre attention. Elles étaient vêtues de longues robes brodées d'or et riaient de façon distinguée en cachant leur

jolie bouche derrière un éventail. Une seule d'entre elles portait un diadème orné de pierres précieuses. J'ai parié qu'il s'agissait de la princesse Amandine. Elle avait environ 14 ans ; elle avait l'air d'une poupée de porcelaine affreusement fragile.

Tout était magnifique chez elle, les cheveux, le nez, les yeux... Elle était trop, quoi ! Être belle à ce point ça devrait pas être permis, c'est décourageant pour les autres, vous n'êtes pas de mon avis ?

Je me suis avancée vers elle pour me présenter. Elle n'a pas paru surprise.

— Ah oui, a-t-elle fait d'un ton distrait, tu es comme sur le portrait.

— Quel portrait ? ai-je demandé.

Alors, elle a déplié son éventail pour me le montrer. Ma figure était peinte dessus ! J'en suis restée bouche bée.

— C'est un éventail magique, a expliqué Amandine. Un éventail-horoscope. Tous les matins les prédictions de la journée s'y inscrivent sous forme de petits dessins qui s'effacent quand le jour s'achève. Ce matin, c'était ton visage. Comme il est peint en rose, ça signifie que ta venue sera bénéfique. S'il avait été peint en gris, ç'aurait été mauvais signe et je t'aurais fait jeter dehors par les gardes.

— Je m'appelle Nouchka, ai-je déclaré, ça c'est pas écrit sur l'éventail.

Elle m'agaçait un peu. Elle a ri. Elle riait divinement bien. On aurait pu enregistrer son rire sur CD et le mettre en vente, ça aurait rapporté des fortunes.

— Pourquoi voulais-tu me rencontrer ? s'est-elle enquis en penchant gracieusement la tête.

J'ai dû lui annoncer les prédictions de la valise. La menace, le complot, tout quoi... Elle a cessé de sourire. Une expression qui ressemblait à de la peur s'est installée sur sa jolie figure. Elle a regardé par-dessus son épaule pour s'assurer qu'on ne nous espionnait pas. J'ai eu dans l'idée que je ne lui apprenais rien.

— Viens, a-t-elle murmuré. Ne restons pas ici, les murs ont des oreilles. On ne peut jamais être sûre qu'il n'y a pas quelqu'un de dissimulé derrière l'un de ces miroirs.

Au loin, on entendait rire les autres demoiselles, mais dans la galerie qu’envahissait la nuit, l’atmosphère était plutôt inquiétante.

Soudain, Amandine a tressailli et porté la main à sa gorge.

— Mon Dieu ! a-t-elle hoqueté. Le soir tombe et j’ai oublié d’enchaîner Flore...

— Pas de panique, ai-je grogné, je m’en suis chargée. Elle est actuellement menottée à la rampe du grand escalier, mais je ne comprends toujours pas pourquoi elle y tenait tant. Vous allez peut-être me l’expliquer ?

Mais Amandine ne m’écoutait pas. Courant vers l’une des hautes fenêtres, elle regarda dans le parc pour s’assurer que sa demoiselle de compagnie était bien enchaînée. Flore tirait sur ses menottes avec rage, comme si elle espérait s’en libérer. Sur son visage, la colère avait succédé à la peur.

— Elle n’a pas l’air de savoir ce qu’elle veut, ai-je fait observer. Tout à l’heure elle suppliait de l’enchaîner ! J’y pige rien !

— C’est la faute de la nuit, a chuchoté Amandine. Durant le jour ça va, mais dès que soleil disparaît à l’horizon elle est reprise par ses instincts. Une force qui la dépasse la pousse à courir vers la forêt, de l’autre côté des grilles. Si elle y parvenait je la perdrais. Et ça, je ne le veux à aucun prix, c’est mon unique amie. Nous avons été élevées ensemble. Hélas, comme toutes les filles du peuple des Sylves, elle est condamnée à se transformer. Voilà pourquoi je l’enchaîne au coucher du soleil. Ce soir j’ai failli oublier. Ce cours de sourires n’en finissait pas...

J’ai froncé les sourcils. L’explication de la princesse n’expliquait pas grand-chose en vérité, mais je n’osais pas insister. Au lieu de ça, j’ai demandé :

— C’est quoi “ un cours de sourires ” ?

— Ça fait partie de la formation des jeunes filles de qualité, a-t-elle répondu. On y apprend à sourire en toutes circonstances. Il y a le sourire de cérémonie, le sourire de diplomatie, le sourire de funérailles, le sourire de guerre, le sourire de haine, le sourire qui dit oui, le sourire qui dit non. Il faut savoir maîtriser tout ça. Demain j’ai cours de sanglots. On y enseigne à pleurer de mille manières, de façon à rester toujours jolie, sans faire de grimaces

ridicules. C'est tout un art. On peut se ridiculiser en pleurant n'importe comment. Une princesse ne peut pas se permettre d'être ridicule.

J'ai fait :

— Ah ?

J'étais un brin dépassée.

— Après demain j'ai cours de ruban, a-t-elle continué. On nous apprend à nouer nos rubans de façon à ce qu'ils signifient toujours quelque chose. Un ruban noué de telle ou telle manière est un message adressé à ceux qui nous entourent. Il peut vouloir dire : “ J'ai envie d'être amoureuse ” ou encore “ Je suis triste ”... tu comprends ?

— C'est passionnant, ai-je dit, par politesse.

En réalité ça me semblait affreusement ennuyeux. Je ne m'imaginai pas passant mon temps à nouer des rubans !

Ensuite, pendant que nous gagnions l'étage supérieur, Amandine m'a parlé de ses “ cours d'éventail ”. Là aussi il s'agissait de manier l'éventail de telle ou telle façon. En l'ouvrant, en le fermant, en l'agitant, on pouvait transmettre des messages muets, des messages codés... Rien qu'à l'écouter j'en avais la migraine. Pourtant, au fond de moi, une petite voix me soufflait que si Amandine se montrait si bavarde, si coquette, c'était pour cacher sa peur.

Nous sommes arrivées au premier étage, aussi désert que le rez-de-chaussée. Ce palais me faisait une drôle d'impression. Il y régnait une atmosphère bizarre. La princesse m'a poussée dans une salle assez vaste pour y faire galoper un cheval. “ Ma chambre ”, a-t-elle annoncé, puis elle a couru à la fenêtre pour observer Flore qui continuait à secouer la chaîne bouclée autour de la rampe. À force de s'agiter, elle avait les poignets en sang.

— Pourquoi fait-elle ça ? ai-je insisté, lassée de tant de mystères.

— Je t'expliquerai demain, a chuchoté Amandine. A présent il faut dormir. Tu trouveras un divan dans ce cabinet, c'est là que dorment d'ordinaire mes dames de parage[4].

J'étais de sale poil et j'avais mal aux pieds. J'ai dit “ Bonsoir ” puis j'ai poussé la porte du fameux cabinet. Il s'agissait d'un salon tout doré, ruisselant de

moultres, d'angelots et de candélabres. Un sofa rouge vif en occupait le centre. J'ai envoyé valdinguer mes godasses et je me suis couchée. J'avais faim, j'aurais pu avaler deux tonnes de frites arrosées de ketchup, mais comme la princesse n'avait pas l'air disposée à se mettre à table, j'ai décidé de dormir. De son côté, elle a sonné ses chambrières. Six servantes ont accouru. Elles ont commencé à lui enlever ses vêtements, ses petits souliers... tout ça avec beaucoup de précautions, comme si on leur demandait de manipuler une poupée de porcelaine susceptible de se briser au premier faux mouvement. Je n'en revenais pas. Amandine se laissait faire, les yeux mi-clos. Incroyable ! Sous sa robe d'apparat elle portait trente-six jupons, ça représentait assez de tissu pour tailler les voiles d'un trois-mâts.

Je me suis endormie avant la fin de la cérémonie.

Au cours de la nuit il s'est passé quelque chose de bizarre. J'étais assoupie, bien sûr, mais j'ai vu distinctement une tête sortir du mur pour m'observer, les yeux plissés par la méfiance. C'était une tête de petit bonhomme chauve, à l'expression méchante. Je n'ai pas bougé, au bout d'un moment, la tête est rentrée dans le mur pour ressortir plus loin, dans la chambre d'Amandine. J'ai pensé " Un passe-muraille... " J'en avais entendu parler mais je n'en avais jamais vu. Pourquoi nous espionnait-il ? En entendant Amandine murmurer des paroles indistinctes j'ai compris qu'elle avait l'habitude de parler pendant son sommeil. Beaucoup de gens le font. Le passe-muraille essayait manifestement de comprendre ce qu'elle disait. Je ne m'étais pas trompée. Nous étions bien en présence d'un espion.

Pour rigoler, je me suis mise moi aussi à chuchoter d'une voix plaintive. Je disais des trucs sans queue ni tête comme : " Agura grobis, rastafa tambourin, nictalopos zabapoum... " Aussitôt, la tête a crevé le mur tout près du divan pour mieux saisir mes paroles. Sans doute croyait-elle que je parlais dans une langue étrangère. Ça m'a amusée cinq minutes puis j'en ai eu assez. Le passe-muraille a disparu.

Amandine m'a réveillée à l'aube. Elle était enveloppée dans une robe de chambre en fourrure.

— Viens, a-t-elle ordonné, sortons du château avant que mes servantes ne se présentent pour la toilette du matin. Je veux te faire voir quelque chose.

Je l'ai suivie. Le parc était noyé de brume. Les statues avaient l'air de fantômes en maraude. Amandine s'est dirigée vers la grille interdisant l'accès de la forêt. Encore une fois, il m'a semblé percevoir un concert de gémissements. Amandine a tiré de sa poche une clef dont elle s'est servie pour déverrouiller une porte métallique à la serrure compliquée. De l'autre côté s'étendait une végétation serrée, hérissée de buissons épineux.

— Regarde bien les arbres, m'a chuchoté la princesse. Ne vois-tu rien de particulier ?

J'ai sursauté. Sur chaque tronc on avait sculpté une figure humaine à l'expression attristée. Les visages étaient tous différents les uns des autres. Tout à coup, l'un d'eux a ouvert la bouche et s'est mis à gémir. Des larmes de sève ont coulé de ses yeux.

— Voilà les Sylves dont je te parlais hier soir, a murmuré Amandine. Jusqu'à 14 ans, ils conservent une apparence humaine et vivent en notre compagnie, c'est alors qu'une force mystérieuse les pousse à pénétrer dans la forêt. Là, ils creusent un trou dans le sol, y enfouissent leurs pieds nus... et se changent en arbres.

— Quoi ?

— Oui, c'est ainsi. De cette façon, ils peuvent vivre deux ou trois siècles, bien davantage que les humains, mais ils sont condamnés à demeurer enracinés à la même place, pour toujours. Alors ils se souviennent de leur ancienne vie, celle qu'ils menaient au milieu des pauvres mortels, et ils se lamentent sans fin, car la vie d'un arbre est affreusement ennuyeuse.

J'ai regardé autour de moi avec plus d'attention. J'ai constaté qu'il y avait des visages d'hommes, de femmes, et de jeunes gens des deux sexes. Amandine s'est avancée sous les frondaisons. Elle allait d'un arbre à un autre, caressant tendrement les figures sculptées dans l'écorce.

— Morgane, Laura, Anne, Emma... énumérait-elle.

Comme j'écarquillais les yeux, elle a daigné expliquer :

— Mes anciennes demoiselles de compagnie... de grandes amies... Nous nous sommes tant amusées ensemble, mais la malédiction les a rattrapées, et, une nuit, elles se sont échappées du palais pour venir ici. C'était plus fort qu'elles. Au matin, elles s'étaient changées en arbres. Je n'avais plus qu'à les pleurer. Elles me manquent. Oh ! Elles me manquent tellement !

— Je vois, ai-je fait. Flore est une Sylve, elle aussi. Voilà pourquoi vous l'enchaînez.

— La tradition exige que les demoiselles de compagnie des princesses du sang[5] soient obligatoirement des Sylves, a soufflé Amandine.

J'ai vu qu'elle était au bord des larmes.

— Pourquoi ? ai-je demandé, c'est cruel. Cela vous condamne à perdre toutes vos amies d'enfance.

— Oui, je pense que c'est justement ce que souhaite le premier ministre. Il tient à ce que les princesses soient seules, sans appui, vulnérables. Quand on a des amies, on est tout de suite plus forte... et cela, il veut l'éviter. Il lui plaît que je reste solitaire, isolée. Pour l'heure, j'ai réussi à tricher en enchaînant Flore, mais cela ne durera pas éternellement. Je sais qu'elle finira par me fausser compagnie, même si son désir est de rester avec moi. L'instinct sera plus fort que tout. Elle franchira la grille, elle aussi, comme les autres.

J'ai profité de ce que nous étions loin du palais pour lui demander :

— Vous avez donc des ennemis ?

— Oui, a-t-elle soupiré, le premier ministre me déteste. Tu le rencontreras fatalement au détour d'un couloir. Il se nomme Zafar de Kamilios. Il porte un masque de porcelaine.

— Pourquoi ?

— On dit qu'il est si horrible que la seule vision de sa figure suffirait à faire mourir de peur une escouade de chevaliers aguerris[6].

— Et c'est vrai ?

— Je l'ignore, mais je ne me risquerais pas à l'épier lorsqu'il l'ôte pour se

débarbouiller. C'est un homme méchant, cruel, à qui mon père accorde, hélas, toute sa confiance.

— Cette nuit, ai-je ajouté, j'ai surpris quelque chose de curieux. Une tête qui sortait des murs pour nous espionner. De quoi s'agit-il ?

Amandine haussa les épaules.

— On les surnomme les petits bonshommes, ce sont des passe-muraille au service de Zafar. Des espions, comme tu l'as deviné. Le soir, les cuisiniers de la Bouche royale[7] ont ordre de mêler à la nourriture une drogue qui contraint les gens à révéler leurs pensées les plus secrètes pendant leur sommeil. C'est un produit très efficace ; si on l'absorbe, on ne peut s'empêcher de parler en rêve, et de dire tout ce qu'on cache au fond de son âme. La mission des bonshommes consiste à écouter ce que bredouillent les dormeurs, et à le rapporter à leur maître, Zafar. Grâce à ce subterfuge il lui est possible d'étouffer les complots dans l'œuf. Il est malin, il sait qu'on le déteste. À trois reprises, déjà, des nobles de la cour ont projeté de l'assassiner. Ils n'en ont pas eu le temps. La drogue les a forcés à parler pendant leur sommeil. Au matin, les gardes sont venus les arrêter. Voilà pourquoi je me passe de dîner. Je préfère me coucher le ventre vide. Pour ne pas décevoir les passe-muraille je fais semblant de parler en dormant. Je bredouille des choses sans intérêt. Zafar me prend pour une coquette, une idiote sans cervelle ayant la passion des rubans... Ça me convient tout à fait. Cela me permet de gagner du temps. Si tu veux rester ici, tu devras te montrer prudente. N'absorbe aucune nourriture le soir, pas même un verre d'eau. À présent retournons dans le parc. Notre absence pourrait paraître suspecte.

Nous avons une nouvelle fois franchi la grille dont Amandine a soigneusement verrouillé la porte. Le jour étant levé, on pouvait désormais libérer Flore. Nous l'avons trouvée effondrée sur les marches, épuisée d'avoir lutté toute la nuit contre les menottes. Elle avait les poignets en sang. Je l'ai débarrassée de ses liens. Elle a levé sur nous ses yeux battus.

— C'est de plus en plus fort, Votre Altesse, a-t-elle murmuré en regardant la princesse. Je ne serai plus capable de résister bien longtemps encore. L'appel

de la forêt devient trop puissant. Cette nuit, j'ai bien cru que j'allais me ronger les mains pour me libérer, comme les renards pris au piège. Je suis désolée de vous abandonner... Une nuit, que je devine proche, j'irai rejoindre les miens, derrière la grille. Telle est la loi des Sylves. Me le pardonneriez-vous ?

La princesse l'aïda à se relever et la serra dans ses bras. Elles restèrent ainsi une minute, à pleurer chacune sur l'épaule de l'autre ; puis Amandine recula.

— Je dois regagner ma chambre, souffla-t-elle, les servantes vont se présenter pour la cérémonie du lever. Normalement je n'ai pas le droit d'enfiler une pantoufle hors de leur présence. C'est encore là une idée du premier ministre pour me contrôler en permanence.

Alors qu'elle tournait les talons, elle se figea et revint vers moi.

— Sois très prudente, chuchota-t-elle en me touchant l'épaule. Je crois que Zafar ne t'aime pas beaucoup. Tu veux voir ce que m'a prédit ce matin mon éventail-horoscope ?

D'un coup de poignet, elle déploya l'éventail sous mes yeux. Sur la soie, mon visage était peint avec une grande minutie. J'avais les yeux fermés et une tache de sang sur le front.

En fait, j'avais l'air tout à fait morte.

3

La couronne de la folie

Pendant que la princesse filait en catimini vers sa chambre j'ai accompagné Flore dans la galerie du rez-de-chaussée. Là, dans un petit cabinet dissimulé sous un escalier, elle a entrepris de rajuster sa toilette et sa coiffure. Puis elle a baigné ses poignets meurtris dans l'eau froide.

— C'est bien que tu sois là, a-t-elle brusquement déclaré en me regardant dans le miroir. Tu arrives à temps pour prendre ma place. J'ai veillé sur Amandine aussi longtemps que possible, mais j'ai atteint le terme de ma vie

humaine. Je vais devoir rejoindre les miens, de l'autre côté de la grille. Ce qui signifie que la princesse va se retrouver seule, exposée aux manigances de Zafar, le premier ministre.

— Pourquoi lui en veut-il ? ai-je demandé.

— Nous sommes quelques-unes à penser qu'il prépare un coup d'État, a chuchoté Flore d'une voix à peine audible. Il espère se débarrasser du roi et s'emparer de la couronne. Seulement voilà, il y a un petit problème : si le roi mourait Amandine hériterait du trône. La population n'admettrait pas que la couronne passe à quelqu'un d'autre... Toutefois, la situation serait différente si, par " malheur ", la princesse périssait dans un accident. Alors, Zafar pourrait jouer les sauveurs, expliquer qu'il se dévoue pour le bien du royaume, pour lui éviter de sombrer dans l'anarchie. Ce genre de fadaïses... Il deviendrait le maître.

— Vous avez des preuves de ses manigances ?

— Hélas non, il est bien trop habile. Ses espions sont partout. Tu veux voir ce qu'il advient de ceux qui osent se dresser contre lui ?

J'ai dit oui. J'avais l'estomac serré. Décidément, les choses se présentaient mal.

Après avoir farfouillé dans un tiroir, Flore a dissimulé les meurtrissures de ses poignets sous des rubans, puis nous avons quitté le cabinet.

Elle m'a traînée à travers couloirs et galeries, boudoirs et salons. Le décor était beau, mais curieusement vide. J'ai remarqué que le dessus des meubles disparaissait sous un fouillis de bibelots. Des figurines de porcelaine, très délicates, d'une extraordinaire finesse, et qui représentaient des hommes, des femmes en costume de cour. Il y en avait... des centaines.

Sur les canapés de velours rouge, des chats noirs se prélassaient. De temps à autre, ils sautaient sur les commodes, les buffets, et renversaient les statuette qui se brisaient en tombant sur les dalles. J'ai trouvé ça dommage, de si belles figurines...

— Alors, tu as compris ? m'a demandé Flore en m'entraînant à l'écart.

J'ai dit :

— Quoi ?

— Serais-tu bête ? s'est impatientée la demoiselle de compagnie. C'est évident pourtant ! Les statuettes... ce sont les anciens courtisans du palais. Zafar a utilisé la magie pour les transformer en bibelots de porcelaine. Chaque fois que ses espions, les bonshommes, lui rapportent qu'un duc, qu'un baron, a marmonné dans son sommeil des propos insultants à l'égard du premier ministre, il le condamne à l'exil... L'exil selon Zafar, c'est ça : la relégation sur le dessus d'une commode, à la merci de ses chats.

Je n'en revenais pas. M'approchant d'un buffet en bois précieux, j'ai saisi une statuette pour l'examiner de plus près. C'était celle d'une jeune femme, très belle, en robe longue. On distinguait même le grain de beauté qu'elle avait sur la joue gauche.

— Ils ont beau être en porcelaine, a murmuré Flore, ils sont encore vivants. Ils voient, ils entendent, ils sentent... Quand les chats les brisent sur le sol, ils meurent vraiment.

Je comprenais enfin pourquoi le palais m'avait paru aussi désert. La presque-totalité de ses occupants se trouvaient répartis au long des étagères ou sur le dessus des cheminées !

— Zafar est puissant, a repris Flore. Quand je dis qu'Amandine est en danger, je n'exagère pas. Tôt ou tard, il se débarrassera du roi, puis il s'en prendra à la princesse. Tu dois empêcher cela. Tu me remplaceras auprès d'elle quand je ne serai plus là.

L'un des chats a essayé de me griffer. Manifestement il considérait que les statuettes lui appartenaient. Il en était le geôlier et le bourreau. J'ai lancé un coup d'œil attristé aux autres figurines. J'ai pensé qu'elles devaient " vivre " dans la peur que les matous de Zafar ne s'amuse à les pousser dans le vide, d'un coup de patte. Une fois brisées, il était sûrement impossible de les ramener à la vie.

— Viens, a ordonné Flore, n'attirons pas l'attention des bonshommes.

Nous avons repris notre déambulation[8] au long des galeries.

— Zafar ne tolère que les courtisans inoffensifs, les flatteurs, les imbéciles, a

repris la fille des Sylves. C'est pourquoi Amandine s'applique à jouer les coquettes et à suivre toutes ces leçons stupides. Tant que le premier ministre la prendra pour une idiote elle sera en sécurité. Ici, seules les idiots ont une chance de survivre.

J'ai bien enregistré la leçon. Ce Zafar me devenait de plus en plus antipathique. Les chats noirs nous avaient pris en filature, ils miaulaient de manière menaçante en exhibant leurs petits crocs fins comme des aiguilles.

— En fait, ai-je dit en embrassant du regard les statuette entassées au long de la galerie, ce palais est une prison...

— C'est cela même, a confirmé Flore. Et si tu ne fais pas attention, tu finiras toi-même changée en statuette, à prier pour que les chats geôliers ne te fassent pas tomber sur le sol au cours de leur promenade. Quand tu rencontreras le premier ministre joue les nigaudes, raconte-lui que tu es une écolière invitée au palais parce que... parce que tu as gagné un concours, ou je ne sais quoi. Dis-lui que tout est beau, magnifique et remercie-le à genoux. À présent cache-toi dans un coin et fais-toi oublier, je dois rejoindre Amandine pour sa leçon de sourire.

Elle s'est éloignée d'un pas léger, m'abandonnant au milieu des chats noirs. À force de déambuler j'ai déniché une espèce de petit cabinet de lecture[9] envahi par les toiles d'araignée, signe qu'il n'était guère fréquenté. Je m'y suis recroquevillée au fond d'un fauteuil de velours rouge. Pour dire toute la vérité, je ne me sentais pas en sécurité. J'avais l'impression très nette d'être observée. J'ai pris un livre, au hasard, pour faire semblant de lire. Du coin de l'œil, je surveillais le miroir fixé au-dessus de la cheminée. Je n'ai pas eu à attendre longtemps pour voir la tête d'un passe-muraille émerger de la cloison. Je me suis appliquée à jouer les filles bien sages en suivant les mots avec mon doigt, sur la page.

— Il-était-une-fois... ai-je ânonné pour donner le change.

Rassuré, le bonhomme a fichu le camp.

Une fois seule, je me suis approchée de la fenêtre. J'ai tressailli en apercevant, sur l'une des terrasses du palais, un homme de haute taille,

enveloppé dans une cape noire. Il marchait à pas lents, les mains dans le dos. Il a dû sentir qu'on le regardait car, brusquement, il s'est retourné et a levé la tête en direction de ma fenêtre. Son visage était dissimulé par un masque de porcelaine blanche, anonyme, percé de deux trous à l'emplacement des yeux, rien de plus. On aurait dit un fantôme. J'ai fait un bond en arrière, mais c'était trop tard, il m'avait aperçue.

Aussitôt, il a fait demi-tour pour rentrer dans le palais, et j'ai su qu'il allait se lancer à ma recherche. J'ai eu envie de m'enfuir à toutes jambes.

Paralysée par la peur je suis restée là, au fond du cabinet de lecture à écouter les pas qui se rapprochaient. Pour dissimuler le tremblement de mes doigts j'ai repris le livre de contes. Les bottes du premier ministre claquaient sur le parquet de la galerie aux bibelots. Les chats geôliers ont miaulé de plus belle pour saluer son arrivée. Son ombre s'est allongée sur le sol, immense ; elle a pénétré dans la bibliothèque longtemps avant lui, comme si, craignant un guet-apens, on l'avait envoyée en reconnaissance. Elle avait presque l'air vivante, cette ombre, furetant partout tel un chien de chasse. Enfin, Zafar a franchi le seuil et s'est immobilisé dans l'encadrement de la porte.

— Qui es-tu, toi que je vois fureter dans le palais depuis hier ? a-t-il demandé d'une voix rocailleuse.

J'ai débité le conte à dormir debout suggéré par Flore : le concours, l'écolière invitée par la princesse...

— Je suis là pour trois jours, ai-je débité en me forçant à sourire. C'est... c'est magnifique... C'est le plus beau jour de ma vie... Je vous promets que je ne dérangerai personne. Je me ferai toute petite.

Je l'ai entendu ricaner sous son masque. Peut-être parce que ma stupidité l'amusait... mais peut-être également parce qu'il ne croyait pas un mot de ce que je venais de lui dire.

— Je suis Zafar, a-t-il déclaré. Le premier ministre. Tu dois te demander pourquoi je porte ce masque, n'est-ce pas ? C'est parce que je suis très laid. Quand j'étais bébé, une sorcière m'a jeté un sort. Depuis, tous ceux qui voient mon visage, ne serait-ce qu'une seconde, meurent foudroyés par la terreur. Si

je l'ôtai, là, tout de suite, tes cheveux deviendraient blancs, tes yeux se révolteraient, et tu tomberais morte avant même d'avoir eu le temps de pousser un cri. Parfois, quand je me promène seul, dans la forêt, il m'arrive de l'enlever... Tu me croiras si tu veux, mais même les loups, les ours ou les sangliers tombent foudroyés en m'apercevant. Je fais partie de ces gens qui n'ont pas besoin d'une arme pour chasser. Ma meilleure arme, c'est mon visage...

Pendant qu'il parlait, il ne cessait de tripoter son masque, comme pour me faire comprendre qu'il lui suffirait d'un geste pour l'ôter, et que ce geste, il allait peut-être le faire, là, tout de suite...

J'ai bien senti qu'il me menaçait, l'air de rien, mais j'ai continué à sourire naïvement, les doigts crispés sur mon bouquin.

Zafar a fait deux pas pour se rapprocher de moi. Brusquement, il a tendu sa main droite, gantée de cuir, pour me caresser le menton (berk !).

— Tu es très mignonne, a-t-il sifflé d'un ton bizarre. Sais-tu que tu ferais une bien jolie figurine de porcelaine ? Une figurine que je pourrais poser sur mon bureau, pour la contempler... du moins jusqu'à ce que l'un de mes chats la flanque par terre... C'est terrible ce dallage de marbre, n'est-ce pas ? Les bibelots s'y cassent en mille morceaux. Impossible, ensuite, de les recoller.

J'avais la chair de poule. Enfin, il m'a saluée d'une courbette et s'est retiré en me souhaitant bon séjour. Je me suis rendu compte que j'étais en sueur.

Il m'a fallu un certain temps pour me calmer. J'avais la conviction que Zafar connaissait la raison de ma venue au palais. J'étais en danger.

La leçon de sourire s'est enfin terminée, et Amandine a pu me rejoindre dans le cabinet de lecture. Je lui ai rapporté tout ce que m'avait dit Flore. Elle a paru ennuyée et s'est mise à jouer avec son éventail.

— Flore exagère, a-t-elle murmuré. Elle a toujours veillé sur moi, aussi a-t-elle tendance à voir des dangers partout. Zafar est ambitieux, c'est certain, mais il ne pourrait pas coiffer la couronne, c'est impossible, de cela je suis bien

certaine.

— Pourquoi donc ?

D'un joli mouvement de son éventail, elle m'a fait signe de la suivre. Le moindre de ses gestes était d'une grâce exquise. On voyait qu'elle suivait des cours ; moi, affublée d'une pareille robe, je me serais mélangé les pieds et affalée comme une gourdasse.

Amandine m'a conduite dans une salle dépourvue de fenêtre. Une pièce ronde, surchargée de moulures dorées. Des statues de rois se dressaient tout autour. Certaines avaient l'air de remonter à la nuit des temps. Au centre de la pièce, posée sur un bloc de marbre blanc, se tenait la couronne du roi Anagatos VI, son père.

Je m'attendais à un super truc très beau, en or incrusté de pierres précieuses, un vrai machin d'empereur, quoi... Je me trompais. La couronne était en fer noir, un peu tordue, comme si elle avait été frappée par la foudre. Elle paraissait très lourde, menaçante. On n'avait pas envie de la toucher.

— On la surnomme la couronne de la folie, a murmuré Amandine. Elle a été forgée par un magicien, en des temps anciens. Elle a le pouvoir de rendre intelligent celui qui la porte. Quand le roi la pose sur sa tête, il trouve immédiatement la solution qui convient. Son esprit devient lucide, clairvoyant... Tout à coup, il sait ce qu'il convient de faire, quelles mesures prendre pour éviter la guerre, la famine. Toutes ces solutions lui sont soufflées par la couronne magique. Même s'il n'est pas très intelligent, la couronne fera de lui un génie de la diplomatie... du moins tant qu'il la portera, car sitôt ôtée, il redeviendra un homme ordinaire.

— Pourquoi ne la porte-t-il pas en permanence, alors ? ai-je demandé.

— Parce qu'il deviendrait fou, a répondu Amandine d'une voix qui trahissait la peur. Son cerveau, survolté par l'énergie de la couronne, se mettrait à battre la campagne. Ça s'est déjà produit, tu sais ? Anagatos Ier, passant outre les conseils de son premier ministre, a voulu la porter tous les jours... Son esprit n'y a pas résisté. Au bout d'une semaine, il se prenait pour un chien et courait à quatre pattes en aboyant. Il a fallu le destituer et nommer un successeur.

Non, on ne peut coiffer la couronne qu'une heure par jour, au grand maximum. C'est ainsi que procède mon père. Il la pose sur sa tête le temps de résoudre les problèmes du royaume, puis la remet ici, sur son socle, jusqu'au lendemain. Au bout de 45 minutes il souffre déjà d'une atroce migraine. Tu imagines ce qui arriverait s'il insistait !

Je me suis avancée d'un pas pour mieux contempler la couronne magique. Elle m'a semblé encore plus dangereuse.

— C'est une espèce d'amplificateur d'intelligence, a repris Amandine. Il faut en user avec modération, sinon on s'expose à de graves ennuis.

— Pourquoi paraissez-vous aussi certaine que Zafar ne pourra pas s'en emparer ? ai-je demandé car ce dernier point ne me semblait pas très clair.

— Parce qu'elle ne lui serait d'aucune utilité. La couronne ne fonctionne qu'à condition d'être posée sur une tête royale... a expliqué Amandine. Je veux dire qu'il faut avoir dans les veines le sang des Anagatos, celui-là et aucun autre ! Le magicien qui l'a forgée avait pensé à tout, vois-tu ! Si un quelconque manant s'en coiffait, son cerveau se mettrait aussitôt à bouillir et sa tête exploserait... Seule la dynastie des Anagatos est autorisée à la ceindre. C'est ainsi. Voilà pourquoi Zafar ne pourra jamais l'utiliser. Il mourrait à l'instant même où elle toucherait son front... quant au peuple, il n'accepterait pas d'être gouverné par un roi sans couronne.

— Et s'il en fabriquait une fausse ? ai-je suggéré.

— Ça ne tromperait personne. Sans le secours de la vraie couronne, aucun roi ne serait assez intelligent pour manœuvrer la serrure magique qui protège le trésor royal. Mon père a essayé, tête nue, à plusieurs reprises, il a dû renoncer car il n'y comprenait rien, le mécanisme est bien trop complexe et il n'existe aucun mode d'emploi. C'est seulement quand il met la couronne que la solution lui apparaît, lumineuse, évidente. Non, Zafar ne pourra jamais ceindre la couronne de fer, pas plus qu'il ne pourra accéder au trésor entassé dans les caves du palais. Dans ce cas, si c'est pour rester pauvre, à quoi lui servirait-il de devenir roi ?

Bon, ça se tenait, je n'ai pas insisté.

Au moment où nous quitions la pièce, Amandine a ajouté :

— La légende prétend que la couronne est maudite, parce qu'elle condamne irrémédiablement les rois à la folie. Cela se fait peu à peu, au fil des années. À force de l'utiliser leur esprit se détraque et ils finissent par se conduire bizarrement.

— Et ton père ? ai-je demandé, il va comment ?

Amandine a grimacé.

— Je ne sais pas. Dès fois il se comporte étrangement. Ça m'est difficile de répondre car je ne le vois pas souvent. Il en va ainsi dans les familles royales. Les enfants ont peu de contacts avec leurs parents. J'ai surtout été élevée par des nourrices, des servantes. Ma mère est morte quand j'avais 11 ans, je ne l'avais rencontrée que deux fois depuis ma naissance. C'était pour moi une parfaite inconnue.

4

Battements d'ailes nocturnes

Hélas, Amandine a dû s'éclipser une fois de plus pour suivre un nouveau cours de maniement d'éventail et de révérences. Au moment où nous nous séparions, elle m'a conseillé, elle aussi, de ne pas trop me faire remarquer. Avec les chats qui s'obstinaient à me prendre en filature, je ne me sentais pas en sécurité. Toutes les statuette de porcelaine semblaient hurler : " Va-t'en ! Va-t'en avant qu'il ne t'arrive malheur ! "

J'avais faim. Abominablement faim, mais je n'osais descendre aux cuisines ou me lancer à la poursuite d'un valet pour lui réclamer de quoi manger.

J'ai fini par rencontrer Flore, au fond d'un couloir, le nez collé à la fenêtre. Elle scrutait la forêt avec une expression désespérée.

— Cette fois c'est pour ce soir, a-t-elle haleté. Les arbres m'appellent. Tu ne les entends pas ? Ils répètent mon nom depuis ce matin. Ça me rend folle...

— Tu veux que je t'enchaîne ? ai-je proposé.

— Non, ça ne servirait à rien. Je ne peux plus retarder mon départ. Tu t'occuperas d'Amandine, tu me le jures ? Elle n'a pas réellement conscience du danger qu'elle court. Surveillance Zafar... je suis persuadée qu'il a trouvé le moyen de s'emparer de la couronne. Il est rusé ; plusieurs sorciers travaillent sous ses ordres. Il va commencer par se débarrasser du roi... ensuite viendra le tour d'Amandine. Sois vigilante. Adieu...

— Où vas-tu ?

— Rejoindre les miens... ils m'attendent depuis trop longtemps.

Elle s'est dirigée vers l'escalier sans se retourner. De la fenêtre, j'ai pu la voir traverser le parc. Arrivée au pied de la grille, elle en a escaladé les barreaux en déchirant sa belle robe, puis s'est laissée glisser de l'autre côté, dans la forêt. Je l'ai vue disparaître dans l'ombre des frondaisons et ma gorge s'est serrée. Je savais que nous ne la reverrions plus, pas sous la forme que nous lui connaissions, du moins...

Comme j'y voyais mal, j'ai ouvert la porte-fenêtre et je me suis avancée sur la terrasse, au ras de la balustrade. Je me trouvais au quatrième étage du palais, et, d'où je me tenais, je bénéficiais d'une vue splendide sur le parc et les bois. Alors que je me penchais pour essayer de repérer Flore dans la pénombre des grands arbres, deux mains surgies de nulle part m'ont empoigné les chevilles ! J'ai réalisé trop tard qu'un passe-muraille venait d'émerger du sol, juste derrière moi. Pas étonnant que je ne l'aie pas vu s'approcher ! Il avait une force étonnante et, sans me laisser le temps de pousser un cri, il m'a balancée dans le vide, par-dessus la balustrade de marbre blanc.

J'étais au quatrième étage, et j'ai commencé par tomber comme une pierre. Normalement j'aurais dû m'écraser sur le dallage de la cour d'honneur ; par chance j'avais conservé la mallette à la main. Comme vous le savez, elle est capable de voler dans les airs[10], cela fait partie de ses mystérieux pouvoirs. Comprenant que j'étais en grand danger de m'écrabouiller, elle s'est brusquement élancée vers les nuages, m'entraînant à sa suite. J'ai eu le réflexe de me cramponner à la poignée, ce qui m'a sauvé la vie. Au lieu de dégringoler,

je suis montée plus haut que la plus haute tour du palais ! Le passe-muraille n'a pas dû en croire ses yeux.

Puis, m'estimant en sécurité, la valise a perdu progressivement de l'altitude et s'est posée sur une pelouse, à l'écart, près d'une fontaine où des tritons de bronze crachaient des jets d'eau.

— Merci, ai-je hoqueté, tu m'as sauvé la vie.

— Tu as du sang sur le front, a grommelé le bagage. Tu t'es écorchée sur la rampe en basculant.

Je me suis essuyée d'un revers de manche, mais ça m'a rappelé l'image apparue sur l'éventail-horoscope d'Amandine. La prédiction avait bien failli se réaliser.

J'en ai profité pour faire le point avec la valise. Elle m'a confirmé que tout ce que m'avait dit Amandine au sujet de la couronne maudite était vrai :

— Il faut que le sang de la dynastie des Anagatos coule dans les veines du prétendant au trône pour qu'il puisse s'en coiffer, sinon sa cervelle se mettra à bouillir, ses cheveux prendront feu et les yeux lui jailliront des orbites. Après un tel traitement, il devient difficile de régner dans de bonnes conditions, le cerveau a subi de tels dommages qu'on est à peu près aussi intelligent qu'un chou-fleur cuit à point.

— Hum, hum... ai-je grommelé. Un coup d'État semble donc impossible.

— À ta place je ne m'y fierais pas, a conclu la mallette avant de se rendormir. Ce Zafar a plus d'un tour dans son sac.

Je me suis promenée dans le parc jusqu'au soir. J'avais peur de regagner le palais. Je savais que les bonshommes m'y attendaient et qu'ils ne me feraient pas de cadeau. Par bonheur, j'ai déniché un petit verger au fond du jardin ; j'ai pu y cueillir des fruits succulents qui ont calmé ma faim.

Comme la nuit tombait j'ai décidé de rentrer. Il y avait trop de chats noirs dans les buissons à mon goût. J'ai pensé que je serai davantage en sécurité en compagnie de la princesse. Les bonshommes n'oseraient rien tenter en sa présence, du moins je l'espérais.

J'ai retrouvé Amandine au moment où elle sortait du cours de révérences. La prof m'a jeté un regard noir, j'en ai déduit qu'elle travaillait elle aussi pour le premier ministre. Se tournant vers la princesse, elle a déclaré, de manière à ce que je l'entende :

— Votre Altesse ne devrait pas inviter de telles croquantes au palais, le Grand Maître de l'Étiquette[11] n'appréciera guère cette initiative.

Amandine a laissé fuser son petit rire élégant avant d'agiter son éventail d'un geste plein de grâce.

— Allons, Comtesse, a-t-elle soupiré, ce n'est qu'une écolière en visite. Elle repartira éblouie, et ce petit séjour embellira son existence jusqu'à l'heure de sa mort. Les gens du peuple sont des enfants. Un rien les émerveille. Il est si facile de leur faire plaisir, pourquoi s'en priverait-on ? C'est ainsi qu'on évite les révolutions, l'ignorez-vous ?

J'ai compris qu'il s'agissait d'une ruse, mais ça m'a tout de même agacée. Une fois la prof et les élèves dispersées, Amandine s'est approchée de moi, l'air gêné.

— Ne m'en veux pas, a-t-elle murmuré, la comtesse est une créature du premier ministre. Il n'y a pas pire moucharde.

— Flore est partie, ai-je grogné. Elle ne reviendra pas. Je n'ai rien pu faire pour la retenir, c'était sa volonté.

Amandine a déployé son éventail devant son visage pour dissimuler ses larmes. Elle était très pâle et j'ai senti qu'elle souffrait de la disparition de sa demoiselle de compagnie ; seulement, comme toutes les princesses, elle savait se tenir. Moi, à sa place, j'aurais poussé des beuglements en m'arrachant les cheveux, ça aurait eu moins de classe.

Nous avons gagné ses appartements. Avant de sonner ses servantes, elle a tiré d'un repli de sa robe deux petits pains mollets dérobés lors du déjeuner.

— Restaurons-nous, a-t-elle décidé. Je te rappelle qu'il ne faut pas toucher aux plats qu'on nous apportera dans un moment, ils sont drogués. Les cuisiniers les ont assaisonnés au moyen d'une poudre de vérité qui nous forcera à parler pendant notre sommeil.

— Je sais, ai-je grommelé en engloutissant mon petit pain avec voracité. Vous n'avez que ça ?

— Hélas. Les serviteurs m'épient. Même cela, j'ai eu du mal à le voler.

Je lui ai raconté la tentative d'assassinat dont j'avais été victime mais elle m'écoutait d'une oreille distraite, en pensant à Flore. J'ai jugé inutile d'insister.

Elle a sonné les domestiques pour qu'on apporte le repas. Les servantes se sont précipitées, poussant des tables roulantes surchargées de victuailles atrocement appétissantes ! J'en avais l'eau à la bouche ! Mon estomac s'est mis à produire des bruits disgracieux d'évier engorgé. Ah ! ces parfums !

Les servantes congédiées, Amandine m'a soufflé, en désignant les mets offerts à notre gourmandise :

— Ils font exprès, pour stimuler notre appétit. Ils espèrent que nous céderons à la tentation. Aide-moi, nous allons jeter cette nourriture sur la terrasse, les chats du parc n'en feront qu'une bouchée, et s'ils miaulent pendant leur sommeil, personne n'y verra malice.

J'ai obéi, la mort dans l'âme. Plus tard, les serviteurs sont revenus débarrasser, puis a sonné l'heure de la cérémonie du coucher. Je me suis retirée dans le cabinet rouge pendant que les chambrières préparaient Amandine pour la nuit.

Comme la veille, nous nous sommes couchées ; nous avons feint de nous endormir, puis de balbutier des confidences parfaitement anodines que les passe-muraille ont écoutées d'une oreille attentive avant de s'en aller faire leur rapport.

J'ai fini par m'assoupir réellement sur le canapé de velours rouge. Il devait être 2 heures du matin quand un bruit bizarre m'a réveillée. On aurait dit un battement d'ailes, comme si un oiseau se cognait à la fenêtre. Je me suis levée sans faire de bruit et j'ai entrebâillé la porte du boudoir. À la lueur de la lune, j'ai vu un bonhomme sortir du mur. C'était un petit être courtaud et gras, au crâne chauve, vêtu d'une espèce de collant noir, comme un danseur ou un ninja.

Se déplaçant sur la pointe des pieds, il s'est approché de la fenêtre qu'il a

ouverte. Amandine dormait à poings fermés, ne se rendant compte de rien. Alors quelque chose est entré dans la chambre, un oiseau noir qui voletait bizarrement et qui s'est mis à planer au-dessus du lit de la princesse. J'ai eu un mauvais pressentiment.

Soudain, la bestiole a poussé un petit cri aigu, et j'ai réalisé qu'il s'agissait d'une chauve-souris. Pourquoi le passe-muraille l'avait-il fait entrer dans la chambre ? Quel était le but de cette curieuse manœuvre ?

Il fallait faire quelque chose, et vite, car la chauve-souris décrivait des cercles de plus en plus étroits au-dessus du lit, comme si elle allait bientôt se laisser tomber sur Amandine...

Sans plus réfléchir j'ai expédié un coup de pied dans la valise, et j'ai bâillé très fort, comme si je me réveillais. Aussitôt, la chauve-souris a filé par la fenêtre et le bonhomme s'est enfoncé dans le mur.

Cette petite aventure m'a laissé une mauvaise impression. J'ai fermé la fenêtre et je me suis installée dans un fauteuil, au pied du lit, surveillant la princesse du coin de l'œil.

J'ai réussi à ne pas trop dormir cette nuit-là. Ni le passe-muraille ni la chauve-souris ne sont revenus. Quand le jour s'est levé, j'ai réveillé Amandine pour lui conter les événements de la nuit.

Elle a haussé les épaules.

— Tu as sûrement rêvé, a-t-elle bâillé. Ça n'a aucun sens. Habille-toi plutôt, je veux aller faire mes adieux à Flore, dans la forêt.

Elle semblait triste, maussade, peu disposée à m'écouter ; je n'ai pas insisté.

Complot dans la forêt

Nous sommes sorties du palais alors que la brume de l'aube emplissait encore le parc, nous dissimulant aux regards. Il ne faisait pas chaud. Amandine a ouvert la grille permettant d'entrer dans la forêt. Nous avons été accueillies

par des gémissements, comme la fois précédente.

— Là ! a balbutié la princesse en désignant un arbre à l'écorce blanche qui avait poussé pendant la nuit.

Les vêtements de Flore étaient accrochés aux branches, en lambeaux. Sur le tronc, un visage pleurait des larmes de sève. J'avoue que j'ai eu un peu de mal à reconnaître les traits de la demoiselle de compagnie, mais Amandine, elle, l'a tout de suite identifiée et s'est jetée au pied du bouleau.

Je suis restée à l'écart. Je ne connaissais pas Flore depuis assez longtemps pour me sentir affligée par son départ.

— Pourquoi es-tu partie ? sanglotait Amandine.

— Parce que je ne pouvais plus résister, a soupiré l'arbre.

C'était assez effrayant de voir remuer cette bouche d'écorce.

— Votre Altesse doit m'écouter, a murmuré le jeune bouleau. Dans quelques heures j'aurai oublié la langue des hommes et je ne pourrai plus m'exprimer qu'en remuant mes branches dans le vent. Il vous sera difficile d'interpréter ce langage... Je dois vous avertir que j'ai assisté à une scène étrange, cette nuit, alors que je me transformais.

Ça m'intéressait. Je me suis approchée. J'ai vu que l'arbre éprouvait de plus en plus de difficulté à former des mots avec sa bouche de bois. Il parlait au ralenti.

— Un loup-garou est sorti du bois, a bredouillé Flore. Un loup-garou noir, avec une tache blanche sur le front, entre les oreilles. Il ne m'a pas prêté attention car j'étais déjà changée en arbrisseau. Il a escaladé la grille pour se faufiler dans le parc. Là, je l'ai vu discuter avec quelqu'un... un homme enveloppé dans une cape. À un moment, la lune est sortie des nuages et ses rayons ont éclairé l'escalier d'honneur. J'ai vu scintiller le visage de l'homme... Ce n'était pas un visage, c'était un masque de porcelaine !

— Zafar ! ai-je soufflé.

— Oui... qu'est-ce qu'un premier ministre peut bien dire à un loup-garou au beau milieu de la nuit ? a continué Flore, de plus en plus difficilement. Ils complotaient une vilaine action, j'en ai la certitude. Méfiez-vous, princesse.

Quelque chose se prépare. Soyez sur vos gardes.

Nous sommes restées là encore un moment, mais la bouche d'écorce ne prononçait plus désormais que des paroles inintelligibles. Finalement, " Flore " a commencé à agiter ses branches, dans le vent, pour produire des gémissements et des sifflements que nous étions bien incapables d'interpréter. Il a fallu se résoudre à regagner le palais.

Amandine pleurait, à demi cachée derrière son éventail ; moi j'étais inquiète à cause de cette histoire de loup-garou. Les lycanthropes[12] vivent dans les bois et n'en sortent jamais, c'est bien connu. Je ne voyais pas trop ce que Zafar projetait...

Alors que nous pénétrions dans la galerie du rez-de-chaussée, Amandine a refermé son éventail d'un claquement sec.

— Mon Dieu ! j'ai failli oublier, s'est-elle exclamée. Il y a couronnement du roi, ce matin. L'Étiquette exige que tout le monde y assiste. Dépêchons-nous !

— Mais... ai-je objecté, il est déjà couronné puisqu'il est roi, non ?

— Tu n'as pas écouté mes explications d'hier, s'est emportée Amandine. Le roi ne peut pas porter la couronne en permanence, ça le rendrait fou. Il ne la coiffe que lorsqu'il a un problème à résoudre, ça le rend plus intelligent. Aujourd'hui, il doit ouvrir la serrure de la chambre au trésor pour donner à son ministre de la guerre assez d'or pour équiper les armées.

Un grand nombre de courtisans et de serviteurs s'entassaient déjà aux abords de la salle du couronnement. Ils se sont écartés en s'inclinant pour nous laisser passer. Les dames ont fait la révérence. J'ai pensé que tous ces nobles qui n'avaient pas encore été changés en bibelots de porcelaine étaient forcément des lâches... ou des partisans de Zafar.

Le roi est entré. Il avait l'air quelconque. Il aurait fait un épicier ou un boulanger très correct. Il semblait mal réveillé et d'humeur maussade, le visage mou, les yeux éteints. Il a un peu discuté avec ses ministres, puis il s'est avancé vers la couronne de fer, l'a saisie et l'a posée sur son front. Il s'est produit alors une espèce de grésillement, comme si on le marquait au fer rouge. Des étincelles ont crépité dans la pénombre. Tout le monde a fait " Oh !

” et “ Ah ! ”. Le plus étrange c’est que le visage du roi s’est instantanément modifié ; à croire qu’une main invisible venait de le remodeler... Ses yeux se sont mis à briller d’intelligence, sa bouche s’est plissée en un sourire plein de ruse. D’un seul coup ce n’était plus le même homme. On avait l’impression de contempler un savant bourré d’intelligence, une espèce de génie capable d’inventer n’importe quoi. C’était impressionnant.

— Messieurs, a-t-il ordonné à sa suite, rendons-nous dans la salle du trésor.

Et il s’est mis en marche, tout le monde galopant derrière lui, les belles dames se prenant les pieds dans leurs robes. Nous sommes descendus dans les caves du palais. Il n’y avait ni rats ni poussière, je vous rassure, en fait c’était aussi riche qu’en haut.

Le roi s’est immobilisé en face d’une énorme porte de fer sans la moindre serrure.

— C’est la porte magique de la chambre forte, m’a expliqué Amandine. Elle ne s’ouvre que si le roi parvient à résoudre une énigme qui change à chaque fois.

Soudain, des mots bizarres sont apparus sur le métal de la porte. Ça disait :

Zrrt kkljhdfg poprttfdsss [...] chuckhj klpazzzwx xcvgtr Zrrt kkljhdfg gfkll xwcvxwccv !

Quel est le mot manquant dans ce proverbe bien connu des anciens habitants de la planète Utrrpkl ?

— Je n’ai pas la moindre idée de ce que ça signifie... ai-je bredouillé.

Amandine a laissé échapper un petit rire.

— Rassure-toi, moi non plus, a-t-elle soufflé. Les plus grands savants du royaume seraient bien en peine de répondre. Aucun d’entre eux n’est assez intelligent pour ça. Seule la couronne magique peut donner au roi la clairvoyance nécessaire pour trouver la solution. L’espace d’une minute il va devenir génial, mais ça ne durera pas plus longtemps.

Le roi, précisément, avait l’air de souffrir. Des gouttes de sueur roulaient sur son front. Des crépitements électriques s’élevaient de la couronne et, de temps à autre, des étincelles lui sortaient des oreilles. Je n’aurais pas voulu être à sa

place.

— Plus il attend, plus son cerveau en pâtit, a murmuré Amandine redevenue sérieuse. Ses neurones[13] grillent. Les médecins de la cour estiment qu’il a déjà perdu 30 % de ses facultés mentales.

— Vous voulez dire qu’il est en train de devenir stupide ?

— Oui, hélas. Un peu plus à chaque fois qu’il ceint la couronne. C’est la malédiction de notre famille. Je te ferai visiter l’asile des rois fous, là où l’on a enfermé tous ceux qui ont précédé mon père.

Enfin, le souverain s’est levé, d’une démarche incertaine il s’est approché de la porte et, au moyen d’une craie, a tracé un mot sur le métal : mlkjklm...

Sûrement qu’il avait bien répondu car un bruit de verrou s’est fait entendre. L’énorme battant de fer a pivoté, démasquant la salle du trésor.

Encore une fois l’assemblée a poussé des “ Oh ! ”, des “ Ah ! ”. Il faut dire que c’était indescriptible. Il y avait des monceaux de pièces d’or et de pierres précieuses jusqu’au plafond.

Le roi s’est empressé d’ôter la couronne et de se laisser tomber sur une chaise. Il a dit :

— Servez-vous, Messieurs les ministres...

Il paraissait véritablement épuisé. Sa figure était redevenue banale, un peu plus vieille peut-être. La couronne avait imprimé des marques de brûlures sur son front. Quand j’ai croisé son regard, je l’ai trouvé à peu près aussi intelligent que celui d’une vache.

— Mon pauvre père, a soupiré Amandine. Dire que ce sera mon tour, un jour...

Les ministres se sont emparés avec avidité de plusieurs sacs d’or, puis la porte s’est refermée en claquant. Nous sommes remontés, en procession, vers les étages supérieurs. Deux généraux soutenaient le roi qui semblait à bout de force et souriait niaisement.

Une fois la couronne de fer posée sur son socle, Zafar a frappé dans ses mains pour réclamer l’attention.

— Mesdames, Messieurs ! a-t-il lancé. Son Altesse Anagatos VI ayant besoin

de se délasser après cette épreuve, je propose que nous chassions à courre cet après-midi. Les paysans se plaignent de la présence d'un loup-garou dans la forêt. Un loup-garou noir dont le front s'orne d'une tache blanche. Il serait bon que nous les débarrassions de cette vilaine bête.

La proposition a été accueillie avec enthousiasme. Je me suis tournée vers Amandine. Elle avait pâli. Prenant soin de ne pas être vue, elle m'a montré son éventail-horoscope. Un visage s'y trouvait peint ; celui du roi. Une expression de terreur le déformait.

Le souverain se plaignait d'une horrible migraine. Il lui fallut s'aliter et prévenir les médecins du palais. Il était blême, la face parcourue de tressaillements nerveux. Cela n'entama nullement l'optimisme de Zafar.

— Sa Majesté sera sur pied dans deux heures, annonça-t-il, que tout le monde se prépare pour la chasse.

— Cette fois c'est sûr, marmonnai-je à l'intention d'Amandine, quelque chose nous attend dans la forêt. Un traquenard, un guet-apens. Vous devriez prévenir votre père.

La princesse haussa tristement les épaules.

— Impossible, expliqua-t-elle. L'Étiquette me l'interdit. Je n'ai pas le droit d'aller le voir comme ça, sans détour. Je dois au préalable demander un rendez-vous au maître des requêtes. Comme je ne suis pas vraiment quelqu'un d'important, on ne m'accordera pas d'entrevue avant deux semaines, au plus tôt... Je tenterai néanmoins de l'approcher au cours de la chasse, si j'y arrive.

J'ai fait la grimace ; décidément, tout ça manquait de simplicité.

— Viens, ordonna Amandine, je vais te faire visiter l'asile des rois fous. J'y vais de temps en temps, pour me préparer à ce qui m'arrivera quand je succéderai à mon père.

Cela se tenait au fond du parc. Un pavillon de chasse, entouré de hauts murs couverts de lierre. Deux gardes en défendaient l'accès. Toutes les fenêtres étaient grillagées. À l'intérieur, dans les allées d'un jardin plutôt agréable, galopait une meute d'hommes âgés qui parlaient tout seuls en gesticulant.

Certains se déplaçaient à quatre pattes, d'autres battaient des bras pour essayer de s'envoler. Il y en avait qui aboyaient, qui meuglaient, qui miaulaient...

— Voilà, annonça Amandine d'une voix sourde, tu contemples la dynastie des Anagatos. Ce sont tous d'anciens rois. Dans notre famille on vit très vieux, jusqu'à 150 ans en moyenne, le problème c'est qu'on devient fou vers 40 ans, à cause de la couronne.

— Vous devriez la confier à un forgeron, suggérai-je. Il la fondrait pour en faire une casserole. Ça ferait moins de dégâts.

— Tu n'y penses pas ! Nous ne pouvons pas nous dérober à notre destin. C'est notre devoir de régner. Quand viendra mon tour j'accepterai de subir la malédiction, même si je deviens folle à 30 ans. Je suis une Anagatos, personne ne peut régner à ma place.

— Zafar n'est peut-être pas de cet avis... marmonnai-je.

Comme il fallait se préparer pour la chasse nous regagnâmes le palais. Amandine m'envoya ses couturières pour qu'on ajuste l'une de ses tenues d'amazone à mes mesures. Elles travaillèrent avec une folle rapidité, et je me retrouvai bientôt empaquetée dans une longue robe argentée, pas du tout mon genre... Pendant une heure je m'entraînai à marcher car je ne tenais pas à me casser la figure devant les courtisans, en descendant l'escalier d'honneur. Monter à cheval, ça je savais. Mes parents m'avaient appris, et même, je n'étais pas mauvaise.

On me donna une cravache à manche d'or, ainsi qu'un drôle de chapeau muni d'une voilette. Je me sentais complètement déguisée.

Enfin une trompe a sonné, annonçant le rassemblement. Depuis un moment déjà on entendait aboyer les chiens et piaffer les chevaux. Toute la cour se tenait là, en grande tenue, le fouet à la main. Amandine m'expliqua que Zafar, en plus de sa charge de premier ministre, faisait également office de grand veneur[14].

On se mit en selle. Zafar portait une tenue noire soutachée[15] d'argent. Le

roi s'efforçait de faire bonne figure mais on sentait bien qu'il aurait préféré passer le reste de la journée dans son lit, à grignoter de l'aspirine.

Les sonneurs donnèrent le signal du départ et la meute s'élança. Tout cela n'était qu'une comédie, je le sentais. J'avais la certitude que Zafar allait mener le roi dans un endroit retiré où le loup-garou se tenait embusqué, attendant le moment de bondir sur sa victime. Ensuite, une fois le souverain mis en pièces, on parlerait d'un "tragique accident de chasse".

Cramponnée aux rênes de ma monture, je me suis appliquée à ne pas me laisser distancer. Bien sûr, on m'avait attribué un cheval nerveux, rétif, avec l'espoir qu'il me désarçonnerait dès le début de la course, mais j'ai tenu bon. Pas si nulle la fille !

On a galopé ainsi une bonne demi-heure durant. Les chiens avaient reniflé la piste du loup ; très excités, ils bondissaient à travers les buissons, la bave aux babines. Ils déchanteraient, bien sûr, quand ils se retrouveraient nez à nez avec le monstre.

Je voyais bien qu'Amandine essayait de se rapprocher de son père sans jamais y parvenir car Zafar s'arrangeait toujours pour lui couper la route. Je commençais à avoir les fesses sacrément meurtries quand le premier ministre a annoncé :

— Le garou est signalé aux abords de l'étang maudit. Il est épuisé, je crois que nous n'aurons aucun mal à le coincer là-bas.

Autour de moi, les courtisans ont grimacé, j'en ai déduit que l'idée d'aller se promener du côté du fameux étang ne les emballait pas trop.

Zafar ne leur a pas laissé le temps de réfléchir. Se penchant vers le roi, il a déclaré :

— À Votre Majesté de porter le coup de grâce...

Le roi ne paraissait pas super excité à cette perspective mais, comme il ne pouvait pas perdre la face, il a brandi son épieu[16] incrusté d'or.

La forêt s'est clairsemée et nous avons fini par déboucher dans une sorte de lande. Au milieu stagnait un étang à l'eau boueuse, grisâtre, parcourue de reflets argentés. Le roi avait pris la tête de la colonne. Il longeait l'étang quand

une masse noire a surgi d'un fourré. Le loup-garou ! Il était énorme, le crin dressé sur l'échine. Il n'a pas cherché à agripper le roi, non, il s'est rué, l'épaule en avant, sur le cheval, le soulevant de terre. Anagatos VI a été désarçonné. Vidant les étrières, il a basculé dans l'étang avec un " ploc " sourd. Je croyais qu'il allait nager, se débattre, regagner la rive, mais non, il a coulé comme une statue de bronze, sans même avoir le temps de pousser un cri.

Aussitôt, le garou a bondi dans les fourrés. En l'espace de trois secondes il avait disparu. Les chiens n'ont pas réussi à retrouver sa trace. Le cheval, mort de peur, galopait à travers la lande comme s'il comptait atteindre les frontières de la Chine avant la tombée du jour.

6

Les prisonniers de l'étang

Comme le roi ne remontait pas, j'ai d'abord cru qu'il s'était noyé. Amandine, toute tremblante, m'a expliqué que c'était beaucoup plus compliqué.

Tout le monde avait mis pied à terre et fixait le point d'eau. En fait, la mare évoquait plutôt un marécage qu'un simple étang. Les abords en étaient tapissés d'une boue grisâtre aux reflets argentés. L'odeur qui s'en élevait était bizarre et ne ressemblait pas du tout à celle de la vase. Ça empestait le médicament.

— C'est la boue d'éternité, a soufflé Amandine. C'est là depuis le début du monde. Jadis, il y a très longtemps, les gens s'enduisaient le corps avec cette tourbe car elle a le pouvoir de suspendre le cours du temps. On racontait qu'ainsi, on restait jeune pour l'éternité... et puis ces pratiques ont été interdites. Une chose est sûre, tout ce qui tombe dans l'étang cesse de vieillir et entre en état de vie suspendue.

— On ne s'y noie pas ? ai-je insisté.

— Non, la boue est magique. Elle vous attire au fond, et l'on reste là, pendant des siècles, à flotter entre deux eaux. On dort, on rêve. Le temps passe, mais on

ne prend pas une ride.

— Le roi ne va donc pas tenter de remonter par ses propres moyens, en nageant, par exemple ?

— Non, il doit déjà dormir. En outre, il est impossible de nager dans la gadoue.

— Il dort ?

— Oui, c'est le problème avec la boue d'éternité. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on en a interdit l'usage en tant que produit de beauté. Les femmes qui s'en barbouillaient le visage sombraient dans le sommeil et ne se réveillaient plus.

Je me suis approchée de l'étang pour m'agenouiller dans les roseaux. Sa surface argentée avait quelque chose de fascinant. C'était beau. Mon visage s'y reflétait. Je me suis rendu compte que les belles dames de la cour semblaient pareillement hypnotisées. Elles souriaient en fixant leur image, ayant déjà oublié la tragédie qui venait de se produire.

— Ne reste pas là ! m'a ordonné Amandine. Ces eaux sont maudites, elles hypnotisent ceux qui se penchent au-dessus d'elles. Si tu continues à t'admirer, tu finiras par plonger. Viens !

Elle m'a pris la main pour me forcer à me relever.

J'ai dû faire un effort pour rassembler mes idées.

— Il faut rentrer au palais, a commandé Zafar. Prendre conseil des savants.

Un duc a protesté, il avait déjà ôté ses bottes et se préparait à plonger pour repêcher le roi.

— Rhabillez-vous, a sifflé le premier ministre, vous êtes ridicule. Vous savez bien que personne ne peut échapper à l'étreinte de la fange[17]. Si vous plongiez, vous rejoindriez Sa Majesté dans le sommeil éternel au fond de ce trou de vase ensorcelée. Non, la seule solution, c'est de consulter les sages... en attendant, j'assurerai la régence[18] du royaume.

“ Ben voyons ! ” ai-je pensé. Voilà donc où Zafar voulait en venir. Flore avait vu juste. La première partie de son plan était accomplie, il venait de se débarrasser du roi, ni vu ni connu j't'embrouille ! À présent, il ne lui restait

plus qu'à se défaire d'Amandine.

Tout le monde est remonté à cheval pour rentrer au château. Certains courtisans échangeaient des sourires entendus. Ils n'étaient nullement dupes de la manœuvre du premier ministre mais, ne tenant pas à se retrouver changés en bibelots de porcelaine, se gardaient bien d'élever la moindre protestation.

Amandine était livide. Elle ne pleurait pas. Elle avait enfin compris qu'elle serait la prochaine victime de Zafar.

Une fois revenus au palais, nous nous sommes rassemblés dans la grande galerie du rez-de-chaussée.

Le premier ministre a fait mander^[19] les sages du royaume. Des vieillards à barbe blanche ont fini par apparaître en clopinant. On aurait dit des druides. Ils trimballaient avec eux un nombre incroyable de grimoires et de parchemins jaunis. Le plus vieux d'entre eux a pris la parole pour décréter :

— Les lois de l'étang ensorcelé sont les mêmes depuis le début du monde. Tout ce qui vient à y sombrer y reste englouti à jamais. Le prisonnier de la boue ne vieillit pas, ne meurt pas. Il reste intact, préservé des atteintes du temps...

— Nous savons tout cela, honorable vieillard, s'est impatienté Zafar. Je suis toutefois certain qu'il existe un moyen pour arracher aux profondeurs les malheureux qui y sont retenus.

Les sages se sont mis à marmonner entre eux. On aurait dit le syndicat des pères Noël débattant de la longueur réglementaire de la barbe de ses représentants.

— Il existe bien une invocation, a fini par admettre le vieux sage. Mais elle présente des inconvénients... Si on la prononce face à l'étang, elle a, dit-on, le pouvoir de provoquer la remontée du premier dormeur qui l'entend.

— Par-fait ! s'est enthousiasmé Zafar, jouant la comédie du soulagement. C'est exactement ce dont nous avons besoin.

Le vieillard s'est dandiné d'un pied sur l'autre.

— J’attire l’attention de votre Excellence sur le fait qu’on ne peut prévoir QUI entendra le mot magique, a-t-il souligné. Cela signifie que l’invocation peut faire surgir n’importe qui ou n’importe quoi de l’étang. Cette poche de boue abrite des dizaines, que dis-je ? des centaines de dormeurs. Elle retient prisonniers des individus engloutis il y a deux mille ans. Y avez-vous songé ?

— Il faut bien tenter quelque chose, non ? a tranché Zafar d’un ton déjà moins cordial. Je ne laisserai pas mon souverain bien aimé dormir pendant mille ans au fond de cette bauge ! Préparez-vous à prononcer l’invocation de retour. Nous retournerons là-bas dès demain.

De toute évidence il ne croyait pas une seconde au pouvoir de la formule magique, mais il lui fallait faire semblant afin que le complot ne soit pas trop évident.

Des hérauts[20] furent dépêchés à travers le royaume pour apprendre au bon peuple la triste nouvelle... et aussi “ les efforts admirables accomplis par le premier ministre pour récupérer le souverain coûte que coûte ”.

— Pensez-vous que ça va marcher ? ai-je demandé à Amandine lorsque nous nous sommes retrouvées seules.

— Non, a-t-elle soupiré. J’ai entendu parler de cette fameuse formule, elle est très difficile à proférer car elle a été rédigée dans une langue ancienne, aujourd’hui oubliée. Si l’on se trompe dans la prononciation, elle reste sans effet. De plus, les sages disent vrai, il y a beaucoup de gens au fond de l’étang. Des inconnus engloutis il y a de cela des milliers d’années, et qui sont pourtant toujours vivants, préservés de la mort par le pouvoir de la boue magique. L’incantation ne tombera pas forcément dans l’oreille de mon père.

J’ai demandé :

— Êtes-vous triste ?

— Je ne sais pas, a avoué la princesse. Mon père ne m’a adressé la parole qu’une dizaine de fois depuis ma naissance, et toujours lors de cérémonies officielles. En réalité je ne le connais pas. Les familles royales ne fonctionnent pas comme celles du peuple... Les liens parents-enfants ne sont pas les mêmes.

— Ce n’était pas un accident, ai-je chuchoté. Le loup-garou... c’était celui que

Flore a vu comploter avec Zafar pendant la nuit. Quand il a bondi sur le cheval, j'ai repéré la tache blanche entre ses oreilles. Il s'agissait d'un guet-apens. Dans le plan initial le garou avait sans doute pour mission de tuer votre père, mais les choses ont dérapé. Le roi a vidé les étriers, il est tombé dans l'étang. Ce n'était pas prévu au programme.

— J'en ai conscience, mais ça revient au même. Le roi restera prisonnier de la boue... et Zafar le sait, voilà pourquoi il jubile intérieurement.

— Il a annoncé qu'il assurerait la régence. Combien de temps s'écoulera-t-il avant que vous ne montiez sur le trône pour remplacer votre père ?

— Six mois au maximum, car j'aurai 15 ans au mois de juin, je serai donc alors en âge de régner. Ce serait différent si j'avais 8 ou 9 ans, Zafar pourrait alors espérer s'installer un bon moment.

J'ai fait la grimace.

— Soyons réalistes, ai-je grogné. Ça signifie qu'il dispose de six mois pour se débarrasser de vous et coiffer la couronne à votre place.

Amandine a tapé du pied avec colère.

— Je t'ai déjà dit que ça ne lui servirait à rien ! a-t-elle explosé. Il mourrait à l'instant même où la couronne de fer entrerait en contact avec sa tête.

Je n'ai pas cédé.

— À mon avis il a trouvé le moyen de tourner cette difficulté, ai-je lâché. Je ne sais comment, mais s'il s'est débarrassé de votre père, c'est qu'il est sûr de son coup.

Amandine s'est mise à boudier. En tant que princesse elle n'avait pas l'habitude d'être contrariée. Nous n'avons plus dit grand-chose jusqu'au soir.

Au cours de la nuit j'ai encore une fois été réveillée par des battements d'ailes. J'ai bondi dans la chambre de la princesse au moment même où une chauve-souris s'échappait par la fenêtre. J'ai couru au chevet d'Amandine pour vérifier qu'elle allait bien. Elle saignait d'une minuscule blessure à la gorge... là où la chauve-souris vampire l'avait mordue !

Je l'ai secouée pour la réveiller. Elle était hagarde, comme sous l'effet d'une drogue. Elle n'a pas écouté un mot de mes explications.

Au matin, quand j'ai voulu l'avertir des événements de la nuit, je me suis aperçue que la petite plaie avait déjà disparu ! Il lui avait suffi de quelques heures pour cicatriser et devenir invisible. J'avais l'air d'une belle idiote. J'ai tout de même décidé de raconter ce que j'avais vu. Hélas, comme vous vous en doutez, le premier réflexe d'Amandine a été de toucher sa gorge... elle n'y a rien trouvé, bien sûr.

— Tu as rêvé, a-t-elle lâché, un brin agacée. J'ai assez de soucis, j'aimerais bien que tu n'en rajoutes pas.

“ Une chauve-souris vampire d'un genre particulier, ai-je songé. Sa morsure est indolore, ce qui a l'avantage de ne pas réveiller la victime, de plus, elle cicatrise très vite, ce qui efface les traces. Le crime parfait, quoi ! ”

Je n'ai pas insisté, mais je savais que j'avais raison. Quelque chose se tramait dans les ténèbres. En refusant d'admettre la vérité, Amandine ne me facilitait pas les choses.

Une fois les cérémonies de l'habillement et du petit déjeuner expédiées nous avons gagné la grande salle où les courtisans attendaient, dans un brouhaha de rumeurs chuchotées, les conclusions du conseil des sages qui avait travaillé toute la nuit.

L'assemblée des druides est enfin apparue, encore plus décrépite que la veille.

— Alors, Maître Bézélius, a clamé Zafar, avez-vous déniché la formule qui arrachera notre bien-aimé souverain à la boue de l'étang ?

— Nous avons effectivement trouvé une incantation, très ancienne, a grommelé le vieillard. Mais nous ne sommes, ni les uns ni les autres, certains de savoir la prononcer comme il convient.

— Il faut bien tenter quelque chose, n'est-ce pas ? a lancé le premier ministre.

Au ton de sa voix, je devinais qu'il souriait à belles dents sous son masque de porcelaine. Il savait, de toute évidence, que la formule serait sans effet. Après quelques essais infructueux, il faudrait bien se résoudre à admettre que le roi Anagatos VI ne remonterait jamais des profondeurs marécageuses. Débuterait

alors la procédure de succession visant à mettre Amandine sur le trône lors de son quinzième anniversaire, car le royaume ne pouvait rester sans maître.

Les palefreniers ont sorti les chevaux des écuries royales et tout le monde a sauté en selle. Les vieillards, eux, sont grimpés à bord d'un carrosse. La procession s'est mise en branle en direction de l'étang maudit.

Amandine avait l'air très fatigué. À plusieurs reprises ses paupières se sont fermées toutes seules comme si elle allait s'endormir debout, sur son cheval.

“ Elle est affaiblie, ai-je pensé. Le sang que lui a volé la chauve-souris vampire lui fait défaut. ”

Était-ce ainsi que Zafar comptait la tuer ? Mine de rien, en ayant recours aux services d'une chauve-souris domestiquée ? C'était astucieux, en effet. Grâce à ce subterfuge la princesse s'anémierait au fil des semaines, ses forces la quitteraient, bientôt elle serait contrainte de s'aliter.

“ Son Altesse souffre d'une maladie de langueur, raconterait Zafar. Les médecins du palais s'emploient à la guérir. ”

Mais les médecins resteraient impuissants, car le vampire reviendrait chaque nuit poursuivre sa besogne. En l'absence de plaies, de traces de morsures, il serait impossible d'établir un diagnostic.

Zafar semblait au mieux avec les créatures des ténèbres : il avait pactisé avec un garou pour se débarrasser du roi, à présent il envoyait un vampire accomplir sa sale besogne.

Un vampire d'un genre particulier, qui vidait ses victimes sans les réveiller, et disparaissait sans laisser de traces. Le tueur idéal, quoi !

Après avoir serpenté à travers la lande nous avons atteint l'étang maudit. Tout le monde a mis pied à terre et les sages se sont extirpés du carrosse avec des grimaces dues à leurs rhumatismes. Zafar a réclamé le silence. L'un des vieillards, le nommé Bézélius, grand maître des sciences obscures, s'est prudemment approché de la rive, puis, levant les bras au ciel, il a chevroté le discours suivant :

— Ô, Toi, Anagatos le Sixième du Nom, Notre Souverain Bien-aimé, nous te supplions d'entendre cette incantation qui t'arrachera à l'étreinte de la boue

d'éternité et de remonter parmi nous afin d'assurer la bonne marche du royaume. Que ma voix te parvienne à travers les brumes du sommeil... Et toi, étang maudit, je t'ordonne de relâcher notre roi. Pour ce faire je prononce la formule sacrée : Gufgagafagiya mopomoiurte qaazaertyuaz wourwkajafarata...

Là, je transcris approximativement parce qu'en vérité ça ne ressemblait pas à des mots, on aurait plutôt dit le glapissement d'un animal qui se serait pris la patte dans un piège.

Une minute s'est écoulée sans que rien ne se passe, puis des bulles ont crevé la surface des eaux épaisses. Des remous ont agité la gadoue, comme si quelqu'un essayait de nager au sein de la mélasse. Enfin, une tête a émergé. Tout le monde a crié " Ooh ! "... Des épaules et deux bras ont suivi. La boue recouvrait complètement le roi, si bien qu'on ne distinguait pas ses traits. Il se cramponnait à un gros bâton dont il s'était peut-être servi pour remonter. Les ducs, les comtes, les barons, sans se soucier de tacher leurs beaux habits, se sont précipités pour l'aider à prendre pied sur la berge.

— Qu'on apporte de l'eau ! a ordonné Zafar, il faut nettoyer sa Majesté.

Des valets ont accouru avec des seaux. Ils ont entrepris d'asperger le roi. C'est là qu'il s'est passé un truc rigolo. Au fur et à mesure que la boue se délayait on s'est rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'Anagatos VI mais d'un jeune homme vêtu d'une peau de bête, et qui tenait une massue à la main.

Ce n'était pas le roi, mais un homme des cavernes ! Un chasseur de mammoths, probablement, tombé dans l'étang il y avait de cela des milliers d'années !

Les courtisans, frappés de stupeur, ont reculé. L'homme des cavernes a grogné, s'est frotté les yeux et a levé sa massue. Il ne reconnaissait plus rien, le pauvre, et devait se demander qui étaient ces gens bizarrement accoutrés qui l'encerclaient.

Déjà, les soldats de l'escorte tiraient leurs épées pour le pourfendre.

Le Néandertalien a flairé le danger, car il a décampé ventre à terre.

— Laissez-le, a soupiré Zafar. Ne perdons pas de temps avec cette créature insignifiante, nous sommes là pour arracher notre roi bien-aimé à la prison de

boue.

J'ai poussé un soupir de soulagement. Ça ne m'aurait pas plu qu'ils fassent du mal au garçon préhistorique. Il m'avait fait l'effet de ne pas être très âgé, et je lui avais trouvé une tête sympa (quoiqu'il ressemblât un peu à un singe, mais bon, personne n'est parfait...).

Les savants vieillards se sont retirés à l'écart pour décider de la conduite à tenir. Ils avaient l'air vexés d'avoir raté leur premier essai. Cette fois, ils se sont tous alignés au bord de l'eau pour prononcer la formule magique en chœur.

Ça a provoqué un énorme remous au fond de l'étang et quelque chose d'énorme a pointé la tête hors de la bouillasse... Vous savez quoi ? Un dinosaure !

Inutile de vous dire que tout le monde a décampé au triple galop. Le dinosaure est resté planté près de l'étang, hébété, secouant son long cou, se demandant, lui aussi, pourquoi le paysage avait tellement changé.

Je suppose qu'en des temps reculés, il avait commis l'erreur de plonger dans la mare pour prendre un bain, et que la magie des eaux l'avait endormi. Ensuite, il avait coulé tout au fond, indifférent au passage des siècles.

Là, je vais abréger parce que ça deviendrait fastidieux. Sachez seulement que les sages ont fait d'autres tentatives. Chaque fois, ils ont réveillé un animal ou un berger victimes du pouvoir des eaux argentées. Le dinosaure, lui, est parti se cacher dans la forêt. On ne l'a plus revu. L'homme des cavernes a dû faire la même chose.

Au cinquième échec, les sages se sont présentés devant Zafar, soucieux. Le plus vieux d'entre eux, Maître Bézélius, a déclaré :

— Votre Excellence, nous avons fait beaucoup de recherches à la bibliothèque du palais. En vain. Une chose est sûre : la formule que nous avons utilisée n'est pas assez puissante pour arracher un roi à l'étreinte de la fange. Il en faut une autre, plus ancienne encore, plus impérieuse[21]... mais que nous ne connaissons pas.

Zafar allait prendre la parole, mais le vieillard ne lui en laissa pas le temps.

— Il existe toutefois un moyen de se la procurer, a-t-il poursuivi devant les courtisans rassemblés. Il faudrait que son Altesse royale, la princesse Amandine, se rende au pays des sortilèges pour consulter l’oracle des sirènes.

Un murmure d’effroi a empli la salle.

— Les sirènes connaissent toutes les formules magiques en usage dans le monde, a expliqué Bézélius. Moyennant une offrande de choix, elles accepteront peut-être de révéler à la princesse celle dont nous avons besoin ?

— Hum, hum... a fait Zafar. Ces sirènes ont très mauvaise réputation, il me semble... On les dit sournoises, adorant tendre des pièges aux humains pour les attirer dans les flots. La princesse ne peut envisager de courir un tel risque. En tant que fille, elle n’est guère capable de se lancer ainsi à l’aventure. Elle ne saurait comment se comporter en face du danger.

Amandine a fait claquer son éventail pour manifester son mécontentement. Elle s’est avancée d’un pas résolu au milieu du cercle des courtisans.

— Le souci que son Excellence le Premier Ministre a de ma santé, m’honore, a-t-elle lancé, mais je ne suis pas en sucre. Parle, vieil homme ! je veux tout savoir. J’irai chez les sirènes si cela peut sauver mon père.

Zafar n’a rien dit, mais j’avais la conviction qu’il souriait sous son masque. Amandine venait de tomber la tête la première dans le piège qu’il lui avait tendu. En la provoquant, il l’avait amenée exactement là où il le souhaitait.

“ Ce voyage au pays des sortilèges sera très dangereux, ai-je pensé. Et si Amandine disparaît au cours de sa quête, personne ne pourra accuser Zafar de l’avoir poussée dans la gueule du loup puisque, au contraire, il a apparemment tout fait pour l’en dissuader. Les courtisans en témoigneront. ”

7

La confiture de sorcières

— Tu vas m’accompagner, a décidé Amandine lorsque nous avons regagné ses appartements. Je n’ai confiance en personne à part toi.

— C'est un piège, ai-je déclaré. Vous l'avez compris, j'espère ? Zafar pense que vous ne reviendrez pas vivante de cette contrée maudite. Au besoin, il chargera un démon quelconque de vous liquider en cours de route.

— Je sais, a soupiré la princesse, mais je ne peux pas abandonner mon père au fond de l'étang. Je dois le sortir de là. Nous partirons demain, dès que Bézélius m'aura fourni les renseignements nécessaires.

Je me suis isolée dans le cabinet de velours rouge pour interroger la valise. Je lui ai demandé ce qu'elle savait à propos des sirènes.

— Ce sont des filles assez peu recommandables, a-t-elle répondu. Leur chant possède un pouvoir hypnotique auquel il est difficile de résister. Elles s'en servent pour pousser les gens à se jeter à l'eau.

— Mais pourquoi ?

— Pour les dévorer, tiens ! Elles sont aussi carnivores que les requins. Il ne faut pas se fier à leurs jolies figures. Ce sont de redoutables prédatrices[22].

— Comment faire pour les approcher, alors ?

— Les perles de lune... elles sont friandes de perles de lune. Tu devras leur en offrir. Ce n'est qu'à cette condition qu'elles accepteront de te parler.

J'ai voulu obtenir d'autres renseignements mais la valise a refusé de répondre. Je ne m'en suis pas étonnée, elle a mauvais caractère et déteste être sollicitée.

Pendant ce temps, Amandine faisait préparer nos chevaux et nos tenues de voyage. J'ai été soulagée de voir qu'elle ne comptait pas se mettre en route vêtue d'une robe longue et d'une ombrelle. En fait, elle avait décidé, pour une fois, de s'habiller en garçon, en jeune mousquetaire pour être exacte. Son déguisement comportait des bottes de cuir, un justaucorps de buffleterie[23] et même une épée, dont, au demeurant, elle ne savait pas se servir.

— Bézélius m'a remis les cartes et toutes les informations nécessaires, a-t-elle annoncé, triomphante. Nous pouvons partir.

L'excitation lui mettait le rose aux joues. C'était la première fois qu'elle quittait le palais sans être accompagnée par une ribambelle de serviteurs et de dames d'honneur chargées, en réalité, de la surveiller.

— Il ne s’agit pas d’un pique-nique, ai-je grommelé. Et sachez qu’une fois sortie du palais je n’ai pas l’intention de continuer à vous donner du “ vous ”, ça me gave. On se dira “ tu ”, un point c’est tout.

— Ça me va, a lâché Amandine en souriant, j’aimerais aussi que tu m’apprennes des mots grossiers, des jurons, je n’en connais aucun à part “ zut ” et “ crotte de bique ”. Je crois qu’on fait mieux dans le genre.

Nous avons quitté le palais sans attendre. En plus de nos montures nous emportions un cheval de bât pour les provisions, les couvertures et les armes. Alors que nous franchissions les grilles, j’ai senti un regard posé sur moi et je me suis retournée. C’était Zafar. Accoudé au grand balcon d’honneur, il nous observait. Le soleil faisait scintiller son masque de porcelaine. De sa main gantée de cuir noir, il m’a adressé un petit signe ironique. Il espérait bien ne jamais nous revoir.

J’ai pensé qu’il avait déjà donné ses ordres à ses amis loups-garous et vampires afin qu’ils nous tendent des pièges au hasard du chemin. Je me suis promis d’ouvrir l’œil. J’ai voulu en parler à Amandine, mais elle m’a coupé la parole pour me demander :

— Mon chapeau est-il bien mis ? Je suis inquiète au sujet de la couleur de la plume, s’accorde-t-elle vraiment avec celle de ma cape ?

Je croyais qu’il nous faudrait chevaucher des jours et des jours pour atteindre la contrée des sortilèges, mais je me trompais. En réalité, au bout de quelques heures, les panneaux d’avertissement se sont multipliés. Ils se présentaient sous la forme de morceaux de bois cloués sur le tronc des arbres. On y avait peint une tête de mort grimaçante, ainsi que la mention : Danger ! Territoire empoisonné !

J’ai dit :

— J’aimerais bien savoir à quoi je dois me préparer. Qu’est-ce qu’on va faire dans ce coin ? Ça me semble plutôt éloigné de la mer et des fameuses sirènes.

— Pour établir le dialogue avec les sirènes il faut être en mesure de leur

offrir des perles de lune, a expliqué Amandine. Ces perles, nous devons les ramasser ici... ou plus exactement les voler. Ce sera assez dangereux.

Nous avons dû mettre pied à terre car les chevaux refusaient d'aller plus loin. Ils hennissaient en secouant la crinière comme s'ils avaient soudain flairé l'odeur d'un prédateur. Amandine les a emmenés sous les arbres.

— Laissons-les ici, a-t-elle murmuré. De toute manière, mieux vaut se déplacer à pied, ce sera plus pratique pour se cacher.

J'ai pris mon sac à dos qui contenait des provisions, une gourde et un couteau. La princesse m'a imitée. Nous nous trouvions à présent au seuil d'une lande parsemée d'arbres aux branches chargées de fruits très rouges, si brillants qu'on aurait dit des petites ampoules allumées sur un sapin de Noël.

— Des cerisiers ensorcelés, a soufflé Amandine. Ils donnent des fruits empoisonnés, si dangereux qu'il suffit de les effleurer du bout des doigts pour tomber raide mort. Ils poussent la nuit, à la lueur de la lune. En guise de noyau, les cerises cachent une perle. Ce sont ces perles que nous devons récupérer.

— Si on ne peut pas toucher aux cerises, ça va être commode ! ai-je grogné.

— Bézélius, le sage du palais, m'a dit qu'il existait tout de même un moyen, a continué la princesse. La lande est habitée par un ogre, Obadar-le-Mauvais. Ce monstre est immunisé[24] contre le poison. Il n'y a que lui qui puisse manipuler les cerises en toute sécurité. Il a l'habitude de les cueillir pour en faire une confiture dont raffolent les sorcières. Elles viennent des quatre coins du pays pour lui en acheter des dizaines de pots.

— De la confiture de cerises empoisonnées ?

— Oui, elles en sont extrêmement gourmandes, et le poison, au lieu de les tuer, ne fait que leur ouvrir l'appétit. Avant de faire cuire cette confiture, Obadar incise les cerises et jette les noyaux, si bien qu'il y en a une montagne devant sa caverne. Une montagne de perles lavées par les pluies, et débarrassées de leur poison. C'est dans ce tas que nous devons puiser... sans nous faire voir, évidemment, sinon l'ogre nous arracherait la tête, les bras et les jambes comme on effeuille une marguerite.

Je commençais à comprendre pourquoi Zafar ne s'était pas donné beaucoup

de mal pour nous dissuader d'entreprendre ce voyage. Il y avait évidemment peu de chances pour que nous en revenions vivantes.

Amandine a tiré de son sac des vêtements bizarres qu'elle m'a tendus.

— Tiens, a-t-elle déclaré. Enfile ça. Nous allons nous déguiser en sorcières, de cette manière, si l'ogre nous aperçoit, il ne s'étonnera pas de notre présence sur ses terres.

Contrairement à ce qu'on raconte, les sorcières ne sont pas habillées en noir et ne portent pas de chapeaux pointus. Elles ne se promènent pas davantage un balai à la main ! (Elles auraient l'air vraiment stupides ainsi accoutrées.) En réalité, elles sont vêtues de longues robes rouges. Pourquoi rouges ? me direz-vous ; parce qu'ainsi les taches de sang des sacrifices humains sont moins visibles sur le tissu, et que ça les dispense de trop souvent faire la lessive ! Sur la tête, elles enfilent une cagoule percée de trous pour les yeux, afin qu'on ne puisse pas les reconnaître et les dénoncer aux autorités. C'est là leur véritable uniforme, tout le reste relève de la légende. Un bon conseil, si vous croisez un jour une femme en rouge portant cagoule, filez ventre à terre !

Je n'étais pas très fière d'enfiler ce déguisement car je n'ai jamais aimé les sorcières. Elles sont toutes mauvaises, sans exception, et l'idée de me faire passer pour l'une d'entre elles me déplaisait.

Affublées de nos robes rouges, nous sommes entrées dans la lande. J'ai vu que des douzaines d'oiseaux morts s'entassaient au pied des arbres fruitiers. Ils avaient tous commis l'erreur de vouloir becqueter les cerises. Le poison les avait foudroyés.

— Ne touche à rien, a soufflé Amandine. On ne peut pas mettre de gants car les sorcières n'en portent jamais et cela nous trahirait. Espérons que nous ne tomberons pas nez à nez avec l'ogre, nous serions bien embêtées s'il nous offrait des cerises.

La lande s'est révélée un lieu désolé. Un village en ruine achevait de s'y disloquer.

— Quand les cerisiers maudits ont commencé à pousser tout le monde s'est enfui, a dit Amandine. Depuis, personne ne vit ici à part l'ogre et les sorcières

gourmandes.

Le sol était jonché de squelettes d'animaux. Des renards principalement, qui avaient cru malin de dévorer les oiseaux empoisonnés par les cerises, et qui s'étaient empoisonnés à leur tour. Bref, le paysage n'avait rien de follement gai. Je ne m'y serais pas installée pour pique-niquer si vous voulez tout savoir.

— La caverne d'Obadar se trouve au sommet de cette colline, a précisé Amandine. Nous ramperons à travers les taillis pour nous en approcher. Ensuite, il suffira d'attendre qu'il s'endorme pour voler les perles. Il faudra bien faire attention à ne prendre que celles nettoyées par les averse. Évite de toucher à celles auxquelles adhèrent encore des lambeaux de fruit.

Je devenais nerveuse. Au fur et à mesure que nous nous rapprochions de la colline, une odeur nous submergeait, celle de la confiture en train de cuire. Ce parfum était délicieux, on avait le plus grand mal à s'imaginer qu'il provenait de cerises empoisonnées.

Tout à coup, un pas lourd a ébranlé le sol. Amandine s'est figée.

— L'ogre ! a-t-elle balbutié. Il vient vers nous ! Vite, cachons-nous dans ces buissons.

Nous avons bondi dans les taillis trente secondes avant qu'Obadar ne surgisse au détour du sentier. Il mesurait environ 3 mètres et était bâti en hercule. Contrairement à ce que les auteurs s'obstinent à raconter dans les contes de fées, il n'était pas du tout laid. On aurait même pu dire qu'il était beau garçon.

Le seul problème c'était ses dents... quand il ouvrait la bouche on voyait bien qu'elles étaient aussi pointues que celles d'un lion ; ça nuisait à son charme.

Il avait les mains rouge vif, mais ce n'était pas du sang. Au contact de la confiture, sa peau avait fini par prendre cette teinte, voilà tout.

Il portait deux larges paniers d'osier. J'ai compris qu'il venait renouveler sa réserve de fruits. Comme il était très grand, il n'avait pas besoin d'échelle pour cueillir les cerises. Nous nous sommes faites toutes petites Amandine et moi.

L'ogre s'est lancé dans sa cueillette en sifflotant. De temps à autre, un oiseau empoisonné tombait des branches. Il s'empressait alors de le ramasser et de le

manger, comme s'il s'agissait d'un sandwich. J'entendais les petits os craquer entre ses mâchoires.

Le temps m'a paru long. La sueur me coulait dans les yeux et la peur me donnait envie de faire pipi.

Enfin, les paniers remplis, Obadar s'en est retourné au sommet de la colline pour cuisiner ses horribles confitures.

— C'était moins une... ai-je haleté en sortant des buissons.

— À un moment il a failli marcher sur ma main... a murmuré Amandine, toute blême.

— Ce ne sera pas facile, ai-je soufflé. S'il nous poursuit nous n'aurons aucune chance de lui échapper, il nous rattrapera en trois enjambées.

Il fallait pourtant se décider à aller de l'avant. Nous avons donc entrepris d'escalader la colline en nous déplaçant à l'abri des buissons. Il nous a fallu pas mal de temps pour atteindre le sommet. Là, s'ouvrait une caverne d'où s'échappait un parfum de cerises cuites si puissant qu'il vous tournait la tête. L'ogre travaillait, penché sur ses chaudrons, malaxant une pâte rouge avec une grande cuiller de bois.

— Là ! a soufflé Amandine. Les noyaux !

En fait de noyaux, un immense tas de perles brillantes s'était amassé devant la caverne. Elles irradiaient une lumière étrange, comme si elles étaient éclairées de l'intérieur. Jamais je n'avais contemplé de perles aussi lisses, aussi grosses. Les plus anciennes avaient été lavées par les pluies, on pouvait donc les toucher sans risque ; les plus récentes étaient encore enduites de jus de cerises, et des fragments de pulpe empoisonnée s'y attachaient. Si je commettais l'erreur de poser le doigt dessus je tomberais raide morte...

L'ogre avait planté une pancarte à l'entrée de la grotte, on pouvait lire, tracés d'une écriture enfantine, les mots :

Véritable confiture de sorcière garantie sans noyaux.

Fabrication artisanale sans additifs ni conservateurs.

— Attendons qu'il s'endorme, a chuchoté Amandine. Contrairement à ce qu'on raconte, les ogres sont très forts mais se fatiguent vite, il leur faut

beaucoup dormir.

Il a fallu se résoudre à prendre notre mal en patience. Le parfum de confiture me donnait mal au cœur. À un moment j'ai eu très peur car l'ogre s'est installé au seuil de la grotte pour inciser les cerises ramassées tout à l'heure. D'une pichenette, il expédiait les noyaux sur le tas. Comme il visait mal plusieurs d'entre eux sont passés à quelques centimètres de mon visage ; s'ils m'avaient touchée, j'aurais été foudroyée. Ces fichues perles étaient aussi dangereuses que des flèches empoisonnées. J'aurais bien voulu me reculer mais je craignais de me faire repérer, aussi ai-je dû demeurer là, aplatie dans mon buisson, à frissonner de terreur chaque fois que l'ogre expédiait un nouveau noyau dans la nature.

Inutile de vous dire que lorsqu'il a eu enfin terminé d'inciser toutes les cerises j'ai poussé un soupir de soulagement. J'étais en sueur et je redoutais par-dessus tout qu'il ne repère mon odeur. Heureusement, le parfum de la confiture était trop puissant.

La marmelade une fois cuite, Obadar l'a mise en pots, puis il s'est allongé sous un arbre, les mains croisées sous la nuque pour faire la sieste.

— C'est à nous d'entrer en scène... a murmuré Amandine.

Comme je ne la sentais pas trop taillée pour ce genre d'aventure, j'ai répondu :

— Reste là, je m'en charge.

Et, avant qu'elle ait eu le temps de protester, j'ai rampé hors de ma cachette. Je savais que je prenais un gros risque. Si l'ogre s'éveillait, jamais je ne parviendrais à lui faire gober que j'étais une sorcière. Je ne connaissais rien à leurs signes de reconnaissance, à leur manière de parler. Et puis, en me voyant puiser dans les noyaux, il comprendrait tout de suite qui j'étais.

Malgré tout, je me suis faufilée jusqu'au tas de perles. Je faisais très attention à ne pas toucher de débris de cerises empoisonnées, ce qui compliquait ma tâche car je devais faire des détours. Enfin, j'ai pu puiser dans les perles anciennes, celles lavées par les averses. J'en ai glissé une poignée dans ma poche. Manque de chance, en frottant les unes sur les autres, elles

produisaient un crissement strident auquel je n'avais pas pensé. J'ai cru que l'ogre allait se réveiller.

J'ai rejoint Amandine, les mains tremblantes.

— Filons, a-t-elle chuchoté. Nous avons déjà eu beaucoup de chance !

Nous avons dévalé la colline aussi vite que possible. Il nous tardait de sortir du territoire ensorcelé. Je n'en revenais pas d'être encore en vie.

Hélas, la chance nous a abandonnées à mi-chemin de la sortie. Tout à coup, en travers de la route, nous avons vu trois sorcières vêtues de rouge qui dressaient un feu de camp pour se restaurer. Nous apercevant, elles nous ont aussitôt adressé des signes de bienvenue.

— On s'enfuit ? a suggéré Amandine.

— Non, ai-je haleté, ça leur mettrait la puce à l'oreille et elles nous jetteraient un sort paralysant. Nous n'aurons qu'à prétendre que nous sommes pressées. Soyons aimables mais ne nous attardons pas.

— Tu crois que ça marchera ?

— Je n'en sais rien. De toute façon c'est trop tard, elles viennent à notre rencontre.

— Si elles nous démasquent, elles nous livreront à l'ogre.

— Chut !

Les trois sorcières ont ôté leur cagoule pour nous saluer. Elles étaient vieilles ; leur sourire ne faisait pas oublier la méchanceté de leur regard.

— Alors, les filles ? s'est impatientée la plus moche. On ignore la politesse ?

J'ai réalisé que nous avons oublié de relever nos cagoules. J'ai aussitôt réparé cette erreur.

— Eh ! Vous êtes diablement jeunes ! s'est étonnée l'horrible bonne femme.

— Nous sommes des apprenties, ai-je improvisé. Nous venons acheter de la confiture pour nos maîtresses, mais l'ogre est de mauvaise humeur, il nous a chassées car il n'a pas fini de remplir les pots. Il nous a fait peur.

— Hum, je comprends ça, a grommelé la vieille. Mieux vaut attendre, en effet, qu'il soit revenu à de meilleurs sentiments. Un ogre coléreux peut faire des dégâts. Dans ce cas, attendons ensemble... Nous allons goûter, ça nous

passera le temps. Il me reste justement un demi-pot de confiture, le dernier. Nous le partagerons. Ça ne se refuse pas ! Je suppose que vous aimez ça, hein, petites gourmandes ?

— Oui, oui... ai-je bredouillé. C'est un vrai régal.

Je ne pouvais pas prétendre le contraire. Amandine était au bord de l'évanouissement. Elle savait ce qui se passerait si une seule cuillerée de confiture touchait nos lèvres, nous tomberions foudroyées, le visage noirci par le poison.

Il a bien fallu s'asseoir autour du feu de camp. Les trois harpies se sont présentées, elles se nommaient respectivement Andréa, Jacoma et Héléa. Elles avaient l'air d'avoir 100 ans chacune, et bien des morts sur la conscience. Jacoma a extirpé le fameux pot de confiture de son sac, ainsi qu'une miche de pain " crassouille ". On appelle ainsi un pain cuit avec une pâte à laquelle on a mêlé des araignées. Pour les sorcières c'est l'équivalent des raisins dans la brioche. Question de goût.

— C'est mon dernier pot, a radoté Jacoma. Je ne peux pas me passer de cette friandise. C'est parce que j'en mange trois cuillerées chaque jour que j'ai pu parvenir à un âge aussi avancé sans souffrir d'aucune maladie. Écoutez les conseils d'une sorcière blanchie sous le harnais, vous les apprenties ! Sans confiture de cerises, vous perdrez vos pouvoirs !

Elle a coupé une tranche, puis deux, puis trois... On voyait bien les araignées cuites prises dans la mie.

Je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire lorsqu'elle me tendrait une tartine empoisonnée. M'enfuir ? Je n'irais pas loin... D'un mot magique elle me paralyserait, puis me donnerait en offrande à l'ogre qui s'empresserait de me dévorer.

Le moment tant redouté est arrivé. Jacoma a ouvert le pot et étalé la confiture sur les tranches de pain.

— Vous m'en direz des nouvelles, a-t-elle lancé en se léchant les babines, c'est de la bonne...

Elle m'a tendu la tartine en me fixant droit dans les yeux. Je n'ai pas bougé.

J'étais pétrifiée.

— Alors ? s'est-elle impatientée, qu'attends-tu pour la prendre ?

— C'est... c'est qu'il n'y en a plus tellement, ai-je bredouillé. Je ne voudrais pas vous en priver...

— Ça n'a pas d'importance, dans une heure l'ogre m'en cédera trente pots. Ne fais pas ta mijaurée. Mange donc !

Elle s'énervait. Peut-être même commençait-elle à soupçonner quelque chose d'anormal... De vraies apprenties sorcières n'auraient pas fait tant d'embarras, bien au contraire. Nous étions fichues...

Perdant la tête, j'ai tendu la main. À côté de moi, Amandine a gémi de terreur. Si mes doigts effleuraient la confiture je tomberais morte à ses pieds.

Tout à coup, une voix épouvantable a résonné, faisant sursauter les sorcières.

— Amandine ! Nouchka ! hurlait-elle. Où vous cachez-vous sacrées paresseuses ! Revenez immédiatement ici ou je vous transforme en grenouilles ! Je ne le répéterai pas deux fois ! Il y a une heure que je vous attends !

La voix était si désagréable, si chargée de méchanceté que Jacoma elle-même a laissé échapper une grimace.

Une seconde désorientée, j'ai fini par comprendre que c'était la valise qui venait à notre secours ! Je l'avais laissée dans les fontes de ma selle afin d'avoir les mains libres pour voler les noyaux ; heureusement, son instinct lui avait soufflé que nous courions un grave danger.

J'ai saisi la perche au vol, et me suis relevée d'un bond.

— C'est notre maîtresse... ai-je balbutié. Nous sommes restées absentes trop longtemps et elle est de mauvaise humeur... Excusez-nous, mais nous devons y aller, sinon elle nous punira cruellement.

— Va... va, ma petite, a soupiré Jacoma. Ta patronne n'a pas l'air commode. Je sais ce que c'est d'être apprentie sorcière, je l'ai été quand j'avais ton âge. Ne te mets pas dans les ennuis, file.

Je ne me le suis pas fait dire deux fois. J'ai saisi Amandine par la main et

nous avons couru vers les arbres, là où nous avons attaché les chevaux.

La valise continuait à vomir menaces et injures en imitant la voix d'une vieille femme acariâtre. On avait réellement l'impression qu'une harpie[25] se tenait cachée dans les fourrés.

— Ça va ! lui ai-je soufflé en mettant le pied à l'étrier. N'en fais pas trop. Merci quand même, tu nous as sorties d'un drôle de pétrin !

Nous avons éperonné nos montures sans demander notre reste. Je n'avais qu'une crainte, que les sorcières aient soudain la mauvaise idée de vouloir faire connaissance avec notre " patronne " !

Heureusement, cela ne s'est pas produit car elles étaient trop occupées à dévorer leurs tartines.

8

Le chant des mal-aimés

— Maintenant que nous avons les noyaux, a annoncé Amandine, nous devons prendre la direction de la mer.

Je lui ai donné les perles qu'elle a rangées dans une bourse de cuir fermée par un cordonnet. Nous avançons en consultant la carte établie par Bézélius, le maître des sages.

— Je pense que nous aurons atteint le rivage demain matin, a estimé la princesse en repliant le bout de papier.

Quand la nuit est tombée, nous avons dressé un bivouac et dormi roulées dans des couvertures. Il devait être 2 heures du matin quand la valise a poussé un cri d'alarme qui m'a réveillée en sursaut.

— Une chauve-souris ! criait-elle, elle vient de mordre la princesse et de s'envoler. Je crois qu'elle lui a soutiré une bonne pinte de sang.

J'ai fait un bond, mais Amandine dormait toujours. Sur sa gorge, la morsure était déjà en train de s'effacer.

— Elle n'a rien senti, ai-je balbutié, c'est incroyable...

— Pas tant que ça, a fait la mallette. Je pense que ce vampire injecte à ses victimes un venin anesthésiant qui les endort profondément. Comme il ne laisse aucune trace il est très difficile de soupçonner son existence.

Enroulée dans ma couverture, j'ai décidé de monter la garde près du feu, mon couteau à portée de main.

La chauve-souris n'a pas remontré le bout de son vilain museau. Au matin, Amandine était très fatiguée. Maussade, elle a grignoté son déjeuner du bout des dents. Ses yeux avaient le plus grand mal à rester ouverts.

“ Elle s'affaiblit, ai-je pensé. Combien de temps résistera-t-elle à ces prises de sang nocturnes ? ”

J'ai renoncé à lui parler des événements de la nuit car je savais qu'elle refuserait d'y croire, faute de preuve. Elle me rabrouerait, comme la fois précédente, en m'accusant de prendre mes rêves pour la réalité.

Nous avons repris la route. Au bout d'une heure, le chemin que nous suivions a commencé à se remplir d'une foule de jeunes gens aux visages rougis par les larmes, et qui avançaient en procession, la mine défaite, ne semblant rien voir autour d'eux.

Il y avait là des filles et des garçons dont les âges s'échelonnaient de 14 à 20 ans. Ils titubaient comme des somnambules. Certains sanglotaient, un mouchoir pressé sur les paupières.

— Que vous arrive-t-il ? ai-je demandé à une adolescente au visage bouffi de chagrin. Où allez-vous ainsi ?

— C'est le pèlerinage des mal-aimés, a-t-elle sangloté. Tous ceux qui souffrent d'un chagrin d'amour le font. C'est le seul espoir qui s'offre à eux s'ils veulent cesser de souffrir.

Et elle s'est remise à pleurer de plus belle, le nez planté dans son mouchoir détrem্পé, en émettant des Bou-ou-ou... à fendre l'âme.

— Tu veux dire que tous ces gens sont des cœurs brisés ? ai-je insisté.

— Oui, a gémi l'inconnue. Nous avons si mal qu'il ne nous reste plus que deux solutions : le suicide ou l'oubli... comme je trouve stupide de se tuer pour un garçon, j'ai décidé de l'oublier et de redevenir comme j'étais avant de le

connaître.

— Et c'est possible ?

— Oui, grâce au chant des sirènes... Le chant des sirènes apporte la paix de l'âme et l'oubli. Il suffit de s'asseoir au bord de la falaise et de les écouter chanter. Alors, peu à peu, les mauvais souvenirs s'effacent de votre esprit. Au bout d'une heure on a oublié jusqu'au prénom du garçon qui vous a tant fait souffrir. C'est exactement ce dont j'ai besoin.

Je n'avais jamais entendu parler de ça, mais, visiblement, il n'en allait pas de même dans la région.

Le pèlerinage avait même l'air de connaître un franc succès si j'en jugeais par la foule qui encombrait la route. J'ai mis mon cheval au pas. Il n'y avait rien d'autre à faire ; toutefois, ce concert de pleurs et de reniflements avait quelque chose de déprimant.

— Tu savais ça ? ai-je demandé à Amandine.

Elle a secoué négativement la tête et dit :

— Non, Bézélius m'a mise en garde contre le chant des sirènes sans autre précision.

Nous avons piétiné ainsi une heure durant, puis, soudain, un mouvement de panique s'est emparé des marcheurs. Une rumeur a couru de bouche en bouche.

“ Les gardes ! Les gardes ! ”

— Que se passe-t-il ? ai-je demandé à la fille que j'avais déjà interrogée.

Affolée, elle amorçait déjà un mouvement pour s'enfuir dans les dunes. Avant de disparaître, elle a tout de même pris le temps de crier :

— Le seigneur de la falaise a déclaré le pèlerinage interdit... Ses soldats essayent de nous empêcher d'approcher des sirènes. C'est chaque fois pareil. Cachez-vous, ou bien ils vous emprisonneront !

Et elle s'est mise à courir. En l'espace d'une minute la route s'est vidée. Seules Amandine et moi sommes restées plantées au beau milieu du chemin, éberluées. Alors que je me préparais à tourner bride, des cavaliers en armure

ont surgi d'entre les dunes pour nous encercler.

— Holà, les donzelles ! a hurlé l'un d'entre eux. Vous êtes en état d'arrestation. Veuillez nous suivre sans faire d'embarras ou nous serons forcés de vous attacher.

— Tu t'adresses à une princesse, manant ! a protesté Amandine. Et je t'interdis de poser la main sur moi.

— Je m'en fiche, a ricané l'homme d'armes, pour moi tu n'es qu'une gamine pleurnicheuse qui s'en va écouter le chant des sirènes, et j'ai ordre d'empêcher cela.

Il a fait signe à ses hommes, et ceux-ci ont tiré leurs épées. Il n'y avait plus grand-chose à faire. Nous nous sommes résignées à les suivre.

Amandine a renoncé à protester, elle était de toute évidence trop fatiguée pour persévérer dans cette voie.

Les soldats nous ont conduites au pied d'un château de pierre grise. Tout à côté, se dressait une espèce de fortin en rondins d'où s'élevait un chœur de sanglots.

“ Une prison, ai-je pensé. La prison où sont détenus les malheureux pèlerins. ”

Un homme vêtu de cuir s'est avancé à notre rencontre. Il avait le cheveu et la barbe d'une couleur gris acier, semblable à celle des cuirasses.

— Salut à vous gentes dames, a-t-il déclaré en inclinant le buste, je suis Cédric, comte de Marzamora, seigneur de la falaise chantante. Je vois à votre équipage[26] que vous êtes demoiselles bien nées. Croyez que je suis désolé d'interrompre votre pèlerinage, mais je le fais pour votre bien.

J'ai compris que, lui aussi, nous prenait pour des filles victimes d'un chagrin d'amour. Était-il utile de protester ? Non, sans doute, il ne nous croirait pas. D'ailleurs, comment lui en vouloir ? L'expression maussade d'Amandine rappelait trop celle des jeunes pleureuses croisées sur le chemin. Sa fatigue, ses yeux battus, pouvaient aisément passer pour les signes extérieurs d'une peine de cœur.

Cédric de Marzamora nous a priées de mettre pied à terre. J'ai vu qu'il

m'observait avec attention.

— Vous êtes sa demoiselle de compagnie, n'est-ce pas ? a-t-il murmuré après m'avoir attirée à l'écart, c'est votre maîtresse qui souffre de peine d'amour, pas vous.

— Exact, ai-je menti. Nous espérions entrer en contact avec les sirènes pour une affaire de la plus haute importance.

— Gardez-vous-en bien, malheureuses ! s'est exclamé Marzamora. Le chant des sirènes est un piège qui fait beaucoup de victimes ; c'est la raison pour laquelle j'ai interdit le pèlerinage et posté mes hommes sur la route de la falaise. Il est capital d'empêcher que tous ces pauvres jeunes gens arrivent au bord de la mer.

— Mais pourquoi ?

— Le chant des sirènes efface les souvenirs, c'est vrai. Au bout d'une heure on devient amnésique, au bout de deux on ne sait plus parler, après trois heures de ce traitement, on n'est même plus capable de marcher. Alors on tombe dans la mer, du haut de la falaise... directement dans les vagues. Et c'est ce que veulent les sirènes.

— Ah bon ?

— Vous ne le savez peut-être pas, mais les sirènes sont de redoutables carnivores, comme les requins. Elles se servent de leurs chants pour attirer les humains dans l'eau. Leurs mélodies[27] ont des pouvoirs hallucinatoires. Elles hypnotisent ceux qui les écoutent. Depuis que je vis dans ce château, j'ai vu des centaines d'adolescents plonger dans l'océan du haut de la falaise, parce que le chant des sirènes leur avait complètement vidé la tête. Après un après-midi de ce traitement, ils étaient mentalement redevenus des bébés ! C'est terrible. Voilà pourquoi j'ai décidé de tout faire pour empêcher ce drame. D'abord, j'ai essayé de tuer les sirènes, mais c'est difficile, voire impossible. Elles envoûtent les marins qui lâchent aussitôt leur harpon pour sauter dans les flots. Ne restait plus qu'une solution : emprisonner les pèlerins et les rééduquer, leur donner une nouvelle raison de vivre. Mais vous découvrirez cela plus tard. Comme vous êtes de noble naissance je ne vais pas vous enfermer avec les

manants. Mes gardes vous conduiront au château. Toutefois n'espérez pas abuser de ma bienveillance et prendre la poudre d'escampette. Je vous aurai à l'œil.

Effectivement, les soldats nous ont guidées jusqu'au donjon. Là, après nous avoir poussées dans une pièce richement meublée, ils ont verrouillé la porte à double tour.

Amandine s'est laissée tomber sur le lit. Elle paraissait sans force. Ce n'était pas de sa faute mais j'ai eu envie de la secouer. Si elle s'était montrée plus dynamique peut-être Marzamora nous aurait-il laissées poursuivre notre chemin ?

J'ai couru à la fenêtre pour voir s'il y avait moyen de s'évader. J'ai déchanté. D'énormes barreaux défendaient l'accès de la meurtrière.

— Nous voilà dans de beaux draps, ai-je grommelé. Marzamora croit que tu souffres d'un chagrin d'amour et veut te " rééduquer ". J'ignore ce qu'il entend par là, mais le terme ne me plaît guère.

Les sanglots qui s'élevaient du fortin me sciaient les nerfs. Combien d'adolescents le seigneur de la falaise y tenait-il prisonniers ?

Amandine a fini par s'allonger sur le lit et s'est endormie. Elle s'affaiblissait, c'était visible. Aurait-elle la force d'affronter les épreuves qui nous attendaient ?

Au bout d'une heure, un chant étrange, inhumain s'est élevé dans les airs. Quelque part, au pied de la falaise, les sirènes s'étaient mises à chanter. Une espèce d'engourdissement bizarre m'a saisie. Il m'a semblé que je pourrais rester là un siècle entier, à écouter la chanson des femmes-poissons sans jamais me lasser ni avoir besoin de rien d'autre. Cela suffisait à mon bonheur. Le brouillard a envahi mon esprit, brouillant mes souvenirs, mes certitudes. Je ne savais plus trop ce que je faisais ici, ni qui j'étais vraiment. J'ai dû accomplir un véritable effort mental pour me rappeler mon nom.

“ Je m'appelle Nouchka, ai-je répété. Nouchka... Nouchka... ”

J'ai commencé à comprendre à quoi Marzamora faisait allusion lorsqu'il parlait de danger...

Heureusement, alors que je sombrais dans une douce fascination, un vacarme atroce a retenti. Une fanfare venait de se mettre à jouer devant le château. Il y avait là une trentaine de trompettes, autant de cors de chasse, de trombones, de cymbales, de tambours et de grosses caisses...

Zim ! boum, boum, boum ! Zim ! Zim ! rantanplan ! rantanplan !

C'était une explosion sonore à vous rendre sourd ! Une horreur auditive... En plus, les musiciens jouaient faux ! Je me suis bouché les oreilles avec les paumes.

Une chose était sûre, avec un tel boucan on ne risquait plus d'être victime du chant des sirènes, et c'était ce que voulait Cédric de Marzamora.

Le plus drôle c'est que ce vacarme n'a même pas réveillé Amandine.

Le concert a duré une heure. J'ai cru que j'allais devenir folle. Enfin, le silence est revenu et une servante nous a apporté à manger.

— C'est fréquent, ce genre de représentation ? ai-je demandé.

— Deux fois par jour, a répondu la domestique. Le matin à 10 heures, l'après-midi de 14 heures à 17 heures. Heureusement, les sirènes ne chantent pas la nuit. C'est le seul moyen qu'a trouvé Monsieur le Comte pour couvrir leurs chants. Vous verrez, on finit par s'y habituer... ou alors on devient sourd. Dans le second cas on n'a plus rien à redouter des femmes-poissons.

J'ai cru qu'elle se moquait de moi, mais non, même pas !

Le lendemain matin, Cédric de Marzamora s'est présenté pour nous convier au petit déjeuner qu'il organisait dans la grande salle du château. Ça tombait bien, je mourais de faim ! J'aurais mangé une pantoufle tartinée de confiture de groseille. Nous sommes descendues. Une dizaine de filles d'âges variés se tenaient rassemblées autour d'une longue table sur laquelle les serviteurs avaient entassé des crêpes, des beignets, des jattes de chocolat chaud, des tartes aux fraises, des...

— Je sais, gentes demoiselles, que vous n'appréciez guère d'être retenues prisonnières en ces lieux, a commencé le comte. Sachez que je ne l'ai fait que pour vous préserver d'un terrible danger. Mais votre calvaire touche à sa fin. Vous serez libérées aujourd'hui même. Pour fêter cela, je vous propose de

boire le verre de l'amitié.

Aussitôt, surgis de nulle part, des serviteurs circulèrent dans nos rangs pour nous coller un gobelet de chocolat chaud entre les doigts.

— Buvons à l'amitié et aux lendemains qui chantent ! a crié Marzamora en levant très haut sa coupe d'argent.

Je le trouvais bien excité tout à coup, et quelque chose dans son regard éveilla ma méfiance.

Autour de moi, les filles grommelaient. La plupart avaient la figure rougie des larmes versées durant la nuit. C'est à peine si elles avaient l'air de savoir où elles se trouvaient. Le chagrin d'amour les isolait du reste du monde. Elles pleurnichaient en reniflant, les yeux bouffis, triturant leur mouchoir trempé d'une main tremblante.

Par politesse, elles ont levé leur godet et bu le chocolat. Moi je les ai imitées, mais c'était surtout parce que j'avais faim. Je ne cessais de lorgner les crêpes sur la table, et les beignets, et la tarte aux...

Le chocolat bu, le comte est resté silencieux, à nous surveiller d'un œil acéré. Un signal d'alarme s'est déclenché dans mon esprit. Oh ! je n'aimais pas ça du tout ! À part Amandine et moi, aucune des filles ne mangeait, elles étaient trop malheureuses pour y songer. La détresse amoureuse leur avait même fait perdre le goût de la tarte aux fraises, ce qui n'est pas peu dire.

Moi, je mangeais, en essayant de n'avoir pas trop l'air de me goinfrer. Tout à coup, Marzamora a frappé dans ses mains pour capter notre attention.

— Mesdemoiselles, a-t-il déclaré, je dois vous avouer quelque chose. Je vous ai fait absorber à votre insu un philtre d'amour préparé par mon magicien personnel. La potion avait été versée dans le chocolat du toast que nous avons porté. Elle est déjà en train d'agir en vous.

— Quoi ? Quoi ? ont balbutié les filles. (Et j'ai fait comme elles. On aurait dit un concert de jeunes grenouilles !)

— Pas de panique ! a tranché le comte. Si j'ai eu recours à cette petite trahison c'est pour votre bien. Mon but est de vous sortir de l'horrible abattement qui vous afflige en ce moment. Comme vous le savez, un philtre

d'amour est une boisson magique qui vous condamne à tomber amoureuse du premier garçon que vous rencontrerez en sortant de cette salle. Ce sera plus fort que vous. Dès que votre regard croisera le sien, les jeux seront faits. Or, dans la pièce d'à côté se trouvent rassemblés une dizaine de jeunes hommes à qui j'ai fait boire le même philtre. Dans quelques minutes, vous sortirez une à une dans le jardin. Les garçons feront de même. Chaque fois qu'une fille et un garçon se trouveront face à face, ils tomberont amoureux l'un de l'autre.

— Hé, quoi ? a protesté une grande fille aux cheveux roux. On n'aura pas le choix ?

— Non, fit Marzamora. Ça se fera automatiquement. Le but de cette manœuvre est de vous redonner le goût de vivre. Une fois que vous serez retombée amoureuse vous oublierez les sirènes, vous prendrez votre compagnon par la main et vous tournerez le dos à la falaise. Grâce à ce petit subterfuge je vous aurai sauvé la vie.

— C'est inadmissible ! a grondé Amandine. Je ne veux pas tomber amoureuse du premier venu !

— Vous ne vous en rendrez même pas compte, ma chère petite, a insisté Marzamora. Quand vos yeux rencontreront les siens ce sera comme si vous vous connaissiez depuis toujours. Songez que ce garçon vous aimera, lui aussi, et que vos espoirs, cette fois, ne seront pas déçus. Le malotru qui vous a fait souffrir, jadis, disparaîtra de votre mémoire, vous ne penserez plus qu'à ce nouveau soupirant.

— Mais je ne souffre pas du mal d'amour ! a encore protesté Amandine, je suis ici pour...

Hélas, Cédric de Marzamora lui a tourné le dos sans l'écouter. Il pensait qu'elle mentait, et, profitant de l'occasion, me mettait dans le même panier. De toute façon le mal était fait, le chocolat bu, le philtre déjà à l'œuvre dans nos cœurs... Ça m'a fait tout bizarre car je n'étais jamais encore tombée amoureuse. Ou alors juste un tout petit peu de chanteurs ou d'acteurs vus à la télé, mais bon, rien de sérieux, je savais bien que j'étais trop jeune pour qu'ils s'intéressent à moi.

— Bien, bien, a lancé le maître des lieux en se frottant les mains (il était content de lui, l'abruti !), les rencontres vont commencer. Gentes demoiselles vous allez sortir une par une par cette porte qui donne sur le jardin. Regardez droit devant vous. Vous verrez alors apparaître, de l'autre côté de la fontaine, le garçon qui vous est destiné. Regardez-le bien en face, et n'oubliez pas que c'est votre seule chance d'échapper aux sirènes.

Les filles se sont agitées, certaines étaient devenues toutes rouges. Je crois que pas mal d'entre elles étaient intéressées par l'expérience. Après tout, s'amouracher d'un inconnu leur semblait peut-être moins terrible que de continuer à pleurer ?

Amandine s'est affolée.

— Que peut-on faire ? a-t-elle gémi en se cramponnant à mon épaule. Je ne suis pas venue ici pour tomber amoureuse. J'ai une mission à remplir. Je dois rencontrer les sirènes.

— Je crois que c'est fichu, ai-je soupiré, nous avons bu le philtre. Son pouvoir commande à nos sentiments. Je crois que nous allons bel et bien tomber raides dingues du premier imbécile que nous rencontrerons.

— Quelle catastrophe !

Le comte s'était planté près de la porte. Chaque fois qu'il l'ouvrait, il poussait l'une des filles dans le jardin, et refermait le battant. Je suppose que quelqu'un faisait de même en face avec les garçons.

Ça allait bientôt être notre tour ! J'avoue que j'avais envie de prendre mes jambes à mon cou et de m'enfuir à l'autre bout de la planète. Puis j'ai pensé : “ Bof ! J'ai 12 ans, ça ne pourra pas être bien sérieux. Ce type, je l'aurai oublié dans trois jours. ” Mais j'avais peur du contraire. Si le philtre magique était de bonne qualité je risquais de me retrouver enchaînée à un inconnu pour le restant de mon existence, ça ne m'emballait pas vu que c'était de la triche, et que ce garçon, je ne l'aimerais pas vraiment. Ce serait comme une illusion, un mensonge, quoi ! Saleté de magie !

Marzamora a ouvert la porte et propulsé Amandine dans le jardin. Juste après ce serait mon tour... Les gardes nous encadraient, je n'avais pas grande

chance de leur échapper. Si j'essayais de m'enfuir, ils m'empoigneraient par la peau du cou.

Le comte m'a fait signe d'avancer et a rouvert sa fichue porte.

— Alors, tu te décides ? a grogné la fille qui se tenait derrière moi.

Elle avait déjà oublié son chagrin d'amour et tremblait d'impatience à la seule idée qu'elle allait rencontrer son " promis ".

Comme j'hésitais, Marzamora m'a saisie par l'épaule et poussée dehors.

Le jardin était joli, avec des arcades de pierre grise tout enrubannées de lierre, une fontaine, une petite statue, et des massifs de roses. J'ai tourné la tête de côté pour ne pas regarder dans les yeux le garçon qu'on avait jeté sur la pelouse, en face de moi. J'ai vu que les écuries donnaient sur le jardin et que mon cheval avait justement passé la tête hors de son box, alors j'ai pensé : " Je vais le fixer droit dans les yeux, de cette manière mon premier regard ne sera pas pour le garçon, et le pouvoir du philtre sera désamorcé. Et puis je ne risque pas de tomber amoureuse d'un cheval, n'est-ce pas ? "

Ça m'a semblé une super bonne idée. J'ai fixé l'animal qui m'a reconnue et a poussé un petit hennissement, puis j'ai reporté mon regard sur le garçon. Il n'y avait plus de danger puisque la magie s'était déchargée. C'était un gros gars aux bonnes joues rouges, d'environ 14 ans. Il semblait très gêné et se dandinait d'un pied sur l'autre.

— Tu es amoureux de moi ? ai-je demandé.

— Non, a-t-il répondu. L'amour ça me fait peur, je suis trop jeune pour ça. C'est compliqué et je ne comprends rien aux filles. On ne sait jamais ce qu'elles ont dans la tête... J'ai... j'ai triché. J'ai regardé la petite statue au-dessus de la fontaine, pour désamorcer la magie. On ne peut pas tomber amoureux d'une statue, pas vrai ? Tu m'en veux ?

— Non, ça me soulage, au contraire. J'ai fait pareil. J'ai regardé mon cheval !
On a éclaté de rire, soulagés.

— On est des petits malins, a conclu le garçon. Je ne sais pas si les autres auront eu la même idée.

— Il faut jouer la comédie, ai-je murmuré. Promenons-nous main dans la

main sinon le comte va nous forcer à boire une deuxième rasade de potion.

— J’y avais pas pensé, a avoué le gros gars aux joues rouges. Oui, faisons comme ça, et après tchao la compagnie, chacun s’en va de son côté !

J’ai été un peu vexée qu’il soit si pressé de me tourner le dos, mais bon, faut savoir ce qu’on veut.

Nous avons fait deux tours de jardin en nous jetant des regards énamourés, puis un serviteur est sorti d’entre les arcades pour nous conduire dans la cour d’honneur, là où se tenaient les couples déjà formés. J’y ai retrouvé Amandine en compagnie d’un garçon maigre, au visage boutonneux, vêtu de haillons. Ils se contemplaient l’un l’autre, un sourire niais sur les lèvres. J’ai pensé : “ Nom d’un haricot rouge ! elle n’a pas pensé à tricher. Nous voilà dans de beaux draps. ”

Pendant un moment j’ai espéré qu’elle jouait la comédie, mais non, on voyait bien qu’elle était en extase, transfigurée par l’amour.

Je me suis assise à l’écart avec mon “ fiancé ” et on a continué à faire semblant de s’adorer, puis, le dernier couple enfin constitué, Marzamora est apparu au sommet de l’escalier d’honneur.

— Bien, bien ! a-t-il déclaré en se frottant les mains. À présent que vous voilà protégés des sirènes vous allez rentrer chez vous pour présenter votre promise ou votre promis à votre famille. Je vous souhaite beaucoup de bonheur. Tournez le dos à ce château et prenez la route du retour, mes serviteurs remettront à chacun une besace de victuailles pour le voyage. Ne revenez jamais ici. Vous n’en avez pas conscience, mais vous avez frôlé la mort, les femmes-poissons vous auraient dévorés.

Tout le monde s’est dirigé vers la poterne pour sortir du château. Au passage, les serviteurs nous tendaient des musettes. J’ai récupéré mon cheval qu’un valet d’écurie avait amené près du pont-levis. Soudain, alors que je me préparais à lui dire au revoir, mon “ fiancé ” s’est agité.

— Faut... faut que j’y retourne, a-t-il murmuré.

— Où ça ?

— Dans le jardin. Ça m’embête de laisser cette statue là-bas. Je crois que je

vais l'emporter, comme souvenir, oui, c'est ça.

— La statue de la fontaine ?

— Oui, elle est jolie, hein ?

Je ne savais même pas à quoi elle ressemblait mais j'ai fait oui, pour ne pas le décevoir. Il m'a plantée là pour se faufiler à l'intérieur du jardin. J'ai trouvé ça bizarre.

Amandine, elle, chevauchait en croupe derrière son amoureux. Elle gloussait en rougissant et avait noué ses bras autour de la taille du garçon. Celui-ci lui coulait des regards de mouton bêlant par-dessus son épaule.

“ On est mal parti ! ” ai-je pensé en me hissant en selle.

Comme le comte s'obstinait à nous surveiller depuis les remparts il a bien fallu faire semblant de prendre la route du retour. Les anciens pèlerins s'en allaient deux par deux en roucoulant. Nous nous sommes mêlés à eux. Tout à coup, j'ai vu passer mon ex-fiancé. Il marchait d'un pas pressé, portant sous le bras la statue dérobée dans le jardin. Elle était lourde cette statue, mais il semblait décidé à l'emporter au bout de la terre. Quelle drôle d'idée ! J'y avais jeté un coup d'œil au passage, je l'avais trouvée plutôt moche. Toute grise, le visage plein de trous, le nez manquant. Comment était-il possible de s'attacher à un truc pareil ? Une statue ce n'est pas vivant... un animal c'est différent. Tenez, par exemple, un cheval... on peut très bien s'attacher à un cheval, et pourtant ce n'est pas une bête très causante.

Voyant qu'Amandine ne faisait pas mine de recouvrer ses facultés mentales, j'ai approché ma monture de la sienne.

— Et les sirènes, alors ? ai-je lancé. Qu'est-ce que devient la mission ?

— Arrête de m'ennuyer avec ça, a répliqué la princesse. Tu ne vois donc pas que je suis avec Ronan ? C'est si bon de le retrouver ! Tu veux gâcher notre bonheur ?

— Le retrouver ? Mais tu ne le connaissais pas avant de le rencontrer dans le jardin du château !

— Que vas-tu inventer ? Ronan et moi avons grandi ensemble. C'est le fils du jardinier. Nous nous sommes toujours aimés en secret. Aujourd'hui que nous

sommes libres, nous allons enfin pouvoir nous marier ! Le premier prêtre que nous rencontrerons au prochain village nous unira pour la vie, c'est décidé.

J'étais éberluée.

— Tu délirés ! ai-je soufflé. C'est le philtre d'amour qui te fait imaginer tout cela. Ces souvenirs sont faux, ils n'ont jamais existé. Tu dois te reprendre, résister...

— Laisse-moi ! a grondé Amandine d'un ton colérique. Tu es jalouse, c'est tout ! Tu m'envies parce que ton fiancé t'a abandonnée !

— Il lui a préféré une statue ! s'est mis à ricaner cet imbécile de Ronan. Une statue ! Et tout abîmée, qui plus est ! A-t-on jamais vu quelque chose de plus bête ?

Ils m'agaçaient tous les deux. Je les ai laissés me distancer. Quels idiots ! J'ai été tentée de les planter là. Qu'ils se débrouillent après tout ! Puis je me suis rappelé qu'Amandine avait presque 15 ans et qu'ici, elle était en âge de se marier sans avoir à demander l'autorisation de ses parents. Je ne pouvais pas la laisser faire ça...

J'ai pensé :

“ Et si les effets du philtre d'amour ne se dissipent jamais ? ”

J'en ai eu le frisson, et je me suis félicitée d'avoir eu la présence d'esprit de ne pas regarder mon “ fiancé ” dans les yeux. Ma petite ruse avait désamorcé le pouvoir magique de la potion, me laissant libre de mes sentiments. Pourquoi Amandine n'y avait-elle pas pensé ?

Et la voilà qui s'imaginait avoir toujours connu Ronan ! Un vrai délire... Moi, oui, je connaissais mon cheval depuis l'enfance. D'ailleurs nous étions nés dans la même écurie, partageant la même botte de paille. Nous avons fait nos premiers pas ensemble. Tout en remuant ces souvenirs qui me faisaient chaud au cœur, j'ai commencé à caresser la crinière de ma monture. Elle était belle, soyeuse, mais elle aurait été encore plus belle décolorée en blond. Je me suis promis, dès que j'en aurai l'occasion, d'acheter de la teinture et de faire un shampoing colorant à mon destrier. Ensuite, peut-être, lui mettrai-je une petite casquette sur la tête ? Ça lui donnerait le genre rappeur ; il suffirait pour

cela de découper dans le tissu des trous pour ses oreilles.

Et puis il faudrait que je lui trouve un nom moins bête que celui dont l'avaient affublé les palefreniers. Peut-être Kévin, ou Mikaël ? ou Sébastien ?

“ Il va falloir agrandir la porte d'entrée de la maison, ai-je pensé, sinon il ne pourra pas s'installer dans la salle de séjour pour regarder la télé. ”

Pendant que je réfléchissais à ces choses, Amandine et Ronan échangeaient des baisers et des serments passionnés. À force de se tortiller, ils faillirent même tomber de cheval.

Je me suis demandé ce que faisait mon ex-fiancé en ce moment même ? Était-il, comme moi, en train d'échafauder des projets pour sa statue ? Allait-il l'habiller ? La maquiller ? Lui peindre les cheveux ?

Brusquement la foudre m'a frappée, et j'ai compris ! Nous étions tous les deux tombés amoureux de la première chose que nous avons regardée : lui la statue, moi le cheval !

Quelle horreur !

Et moi qui m'étais crue maligne !

Le philtre d'amour avait bel et bien fonctionné, seulement nous avons détourné son effet sur autre chose. Une vraie catastrophe.

Je nous ai imaginés, lui, passant le reste de ses jours en compagnie d'une statue moisie, lui parlant, essayant vainement de lui donner à manger, moi bichonnant un canasson, lui mettant des bigoudis, lui faisant la lecture, lui cousant des vêtements...

Finalement, Amandine avait limité les dégâts. Elle était tombée amoureuse d'un type affreux certes, mais, au moins, c'était un être humain !

J'ai passé les dix minutes suivantes à répertorier les tortures auxquelles j'aurais aimé soumettre Cédric de Marzamora, mais ça ne m'a guère soulagée.

Par bonheur, le philtre concocté par les magiciens du châtelain était de mauvaise qualité. Ses effets se dissipèrent trois heures plus tard. Peu à peu, je cessai de voir dans mon cheval une espèce de dieu vivant ; quant à Amandine, elle fronça soudain les sourcils et me demanda qui était ce croquant aux pieds

sales qui s'était permis d'enfourcher son destrier.

Le pauvre garçon fut promptement congédié, et j'arrêtais de caresser la crinière grasse de mon canasson comme si c'était la chevelure d'un prince charmant.

Amandine et moi avons échangé un coup d'œil désorienté, puis nous avons éclaté de rire.

— Nom d'un haricot jaune ! ai-je grommelé, on a frôlé la catastrophe. Maintenant que nous avons recouvré nos esprits il serait peut-être temps de nous mettre en quête de ces damnées sirènes, non ?

9

L'oracle des sirènes

La mer faisait un bruit épouvantable. Jamais je n'avais entendu les vagues produire un tel vacarme. On aurait dit les grondements d'une meute de fauves en colère. Ça m'a flanqué la frousse, je le reconnais. En plissant les paupières, il m'a semblé que les remous sculptaient d'affreux visages dans l'eau. Comme des statues liquides à l'expression mauvaise. C'était impressionnant. Toutes ces têtes avaient l'air de hurler : “ Rebroussez chemin ou il vous arrivera malheur ! Vous n'avez rien à faire ici ! ”

J'ai fermé et rouvert les yeux, très vite, deux fois de suite. L'illusion s'est dissipée. Amandine s'était immobilisée à mi-chemin, elle aussi. J'ai vu qu'elle tremblait.

— La mer ne veut pas de nous, a-t-elle murmuré. Elle protège les sirènes. Si on s'approche trop près du bord, elle tentera de nous emporter dans ses rouleaux, pour nous noyer.

Ça n'avait rien de rassurant, mais bon, on ne pouvait pas rester plantées là comme deux andouilles, alors j'ai continué à descendre vers la plage. Le sable était incroyablement fin et brillant.

— De la poussière de perles, a soufflé la princesse.

J'avais du mal à l'entendre car les vagues rugissaient de plus belle, mécontentes de nous voir insister.

— C'est à présent que ça va devenir dangereux, a soufflé Amandine. Je vais devoir tracer la question dans le sable mouillé, à la lisière des vagues.

J'ai demandé :

— Pourquoi si loin ?

— Parce que les sirènes ne sortent jamais de l'eau. Si on écrit les mots sur le sable sec, elles ne pourront pas les lire, ce sera trop loin pour elles.

J'ai dit :

— D'accord, mais c'est un piège. De cette manière, les vagues n'auront aucun mal à t'attraper.

— C'est pourquoi j'ai emporté cette corde, a expliqué Amandine en vidant le contenu de sa besace sur le sol. Je l'attacherai autour de ma taille et tu tiendras l'autre bout. Si les vagues m'emportent, tire dessus de toutes tes forces pour me ramener sur la plage. Ne la lâche pas... et cale-toi bien dans les rochers pour ne pas être entraînée à ton tour.

J'ai jeté un coup d'œil en direction du rivage. La mer était encore plus houleuse que tout à l'heure. Elle était devenue d'un vert foncé pas rassurant et crachait de l'écume comme un chien enragé.

Amandine s'est assise sur un rocher pour rassembler son courage. À présent, la tempête grondait tout au long de la plage alors que partout ailleurs, la mer était calme. C'était donc bien notre présence qui provoquait la colère des génies aquatiques.

J'ai tendu la main en disant :

— Donne les perles, je vais les semer... il faut partager les risques.

Amandine m'a passé la bourse de cuir contenant les perles magiques. J'ai commencé à descendre à la rencontre des vagues. Je n'en menais pas large. Le bruit était atroce. Si j'avais pu, je me serais bouché les oreilles et j'aurais fichu le camp ventre à terre. Plus j'avancais, plus je distinguais des visages menaçants dans les tourbillons liquides. Des milliers de gueules béantes qui semblaient hurler : " Encore dix pas, petite idiote, et nous allons t'avalier ! "

L'une après l'autre, les vagues se lançaient à l'assaut de la plage en essayant de m'atteindre. Heureusement, j'étais trop loin, et seules leurs gouttelettes m'aspergeaient.

Il aurait été fou de descendre davantage. J'ai entrebâillé la bourse et entrepris de semer une dizaine de perles dans le sable. Elles accrochaient les rayons du soleil et luisaient d'un éclat irréel.

Ayant posé mes appâts, j'ai reculé. Je n'ai pas eu à attendre longtemps. Au bout de trois minutes de jolis visages ont émergé de l'eau. Les sirènes ! J'en ai compté six. Elles avaient les cheveux vert foncé et la peau très blanche. Elles m'ont paru très belles, mais, quand elles se sont mises à sourire, j'ai distingué d'affreuses petites dents pointues entre leurs lèvres. Des dents de requin. À coup sûr, je n'avais pas intérêt à me faire mordre !

Elles avaient beau être jolies, il y avait quelque chose d'effrayant en elles. Leurs yeux étaient noirs et dorés, comme ceux des poissons. Ils me dévisageaient avec une fixité inquiétante.

Ayant repéré les perles, elles se sont mises à ramper sur le sable, en prenant soin, toutefois, de ne pas sortir de la zone mouillée. À partir du nombril, leur corps devenait celui d'un poisson, avec une large queue membraneuse dont elles se servaient pour battre l'eau, projetant des éclaboussures en tous sens. Elles ont tendu les mains en direction des perles en poussant de petits feulements, à la manière des chats en colère. Comme j'avais été assez maligne pour disposer les perles hors de leur portée, elles s'énervaient en frappant l'eau de plus belle. L'une d'elles a levé les yeux vers moi et lancé, d'une voix mélodieuse :

— Gentille petite humaine, si tu nous apportais ces perles nous te chanterions une jolie chanson...

En voyant ces yeux de requin fixés sur moi, j'ai frissonné. Et puis il y avait toutes ces dents pointues, cachées derrière le rempart de cette bouche de rêve...

— Nos chansons sont célèbres, a insisté la sirène, elles chassent la tristesse et rendent heureux pour l'éternité. Si je chante pour toi, tu ne pleureras plus

jamais de ta vie. Tu resteras heureuse et souriante, quoi qu'il puisse t'arriver.

J'ai dit :

— Ça paraît tentant, merci de me le proposer, mais je ne suis pas là pour ça... et ces perles ne m'appartiennent pas. Une amie va venir vous demander quelque chose. Les perles sont à elle. Si vous lui répondez de manière satisfaisante, elle se fera sûrement une joie de vous les offrir. Elle en possède beaucoup d'autres, encore plus belles...

J'ai cru que la sirène allait bondir hors de l'eau pour m'arracher la tête et me voler le sac de " noyaux ". J'ai reculé d'une dizaine de pas. Elle continuait à sourire mais ses ongles labouraient le sable mouillé avec rage.

— Ne t'en va pas ! a-t-elle minaudé en s'efforçant de jouer les charmantes, il y a sûrement moyen de s'entendre. Nous n'aimons pas répondre aux questions mais les perles nous sont indispensables. Elles nous assurent la jeunesse éternelle et la beauté. Si nous cessons d'en manger, nous devenons vieilles et laides. Tu dois avoir pitié de nous... viens plus près, que nous puissions mieux faire connaissance.

Je suis peut-être idiote, mais faut pas pousser ! Je la voyais venir, la femme-poisson !

J'ai tourné les talons pour rejoindre Amandine qui grelottait toujours sur son rocher.

J'ai dit :

— Elles sont bien appâtées mais sois prudente. Elles n'ont pas grand-chose de commun avec les gentilles sirènes des contes de fées.

J'ai ramassé la corde pour la nouer autour des hanches d'Amandine. J'ai figolé le nœud, puis j'ai empoigné l'autre extrémité du filin et me suis calée dans un trou de rochers, là où je ne risquerais pas d'être traînée sur le sable. Amandine a pris une grande inspiration. À la lisière des vagues, les sirènes formaient une rangée de visages trop beaux, aux dents trop aiguës. Elles nous fixaient telle une meute de squales affamés qui voient s'approcher un nageur bien dodu. Amandine a récupéré les perles.

— Ne les mets pas dans ta poche, ai-je conseillé. Pose-les dans le sable sec,

hors de portée des sirènes, sinon elles se jetteront sur toi pour te les arracher.

La princesse a hoché la tête et, me tournant le dos, a commencé à descendre lentement à la rencontre des femmes-poissons. À mi-chemin, elle a posé la bourse sur une pierre plate. Un rayon de soleil a fait scintiller les perles, et les sirènes, dans l'eau, ont poussé un rugissement de convoitise qui n'avait rien de rassurant.

J'ai enroulé la corde autour de mes avant-bras pour avoir une meilleure prise. Je m'attendais au pire. Comme je n'ai pas des muscles d'athlète, je me demandais si je serais capable de haler[28] Amandine si les choses tournaient mal.

Arrivée à la lisière du sable mouillé, Amandine s'est agenouillée pour tracer la question avec le bout de son index sur le sol. Les sirènes ont grincé des dents. Elles détestaient être obligées de répondre aux interrogations des humains, mais les perles exerçaient sur elles un attrait irrésistible, il les leur fallait, coûte que coûte, et cela même si l'océan désapprouvait leurs prédictions !

Comprenant que les femmes-poissons allaient céder au chantage, la mer a remué des tonnes d'eau. Les vagues sont devenues énormes. Je me suis dit que nous ne faisons pas le poids. Si l'une de ces montagnes liquides s'écrasait sur la plage nous serions emportées comme des crevettes !

Là-bas, la sirène qui s'était adressée à moi quelques minutes plus tôt, a rampé sur le sable pour déchiffrer la question.

Elle a ensuite dévisagé Amandine en ricanant, puis a lâché :

— Je vais te répondre, petite humaine, puisque c'est là ton souhait, mais cela ne te sera d'aucune utilité puisque l'océan va t'emporter dans ses flots. Le génie des eaux déteste que nous donnions des renseignements aux mortels. C'est contraire à ses principes.

Elle a ajouté quelque chose que je n'ai pas entendu à cause du vacarme ; sans doute la réponse qu'attendait Amandine, puis elle a tendu la main en crachant d'une voix haineuse :

— Maintenant les perles ! vite ! Avant que les flots ne t'emportent !

Amandine s'est redressée en titubant. Elle a couru vers la pierre plate, a ramassé la bourse pour la jeter en direction des sirènes. Aussitôt, celles-ci se sont jetées les unes sur les autres, se battant comme des requins qui disputeraient la même proie. Leurs queues brassaient l'eau, soulevant des gerbes d'éclaboussures. Très vite, du sang a teinté l'écume en rouge. J'ai compris qu'elles étaient en train de s'étriper pour la possession des noyaux de cerises. Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir car j'ai vu, dans le dos d'Amandine, la vague grossir pour se lancer à sa poursuite. J'ai crié :

— Dépêche-toi !

Déjà, la vague roulait sur ses talons, l'avalait, puis se retirait, essayant de l'emporter au fond des eaux. J'ai empoigné la corde et je me suis arc-boutée de toutes mes forces. La secousse a été rude ! Amandine se débattait au milieu des flots, toussant, crachant, déjà à demi noyée... La sirène avait dit vrai ; l'océan n'entendait pas la laisser partir. Je me suis cramponnée au filin, les dents serrées. Le chanvre[29] m'a écorché la chair des paumes, et j'ai cru, un instant, que j'allais être entaillée jusqu'à l'os. C'était affreux, j'ai hurlé. Là-bas, Amandine se débattait au milieu des vagues qui l'assaillaient de toutes parts. On aurait dit des chiens enragés, des chiens liquides... J'ai tiré sur la corde une deuxième fois... han ! han ! J'avais l'impression de lutter contre un géant. Je n'étais pas de taille... Si ça continuait, mes bras allaient se détacher de mes épaules ! Je pleurais de rage sans même m'en rendre compte. Enfin, au bout d'un moment, j'ai réussi à arracher Amandine à l'étreinte des flots et à la traîner sur le sable sec. Elle s'est effondrée, suffocante, les vêtements collés au corps. J'ai bondi hors des rochers pour l'aider à se relever. Ses dents claquaient. Alors que nous battions en retraite, la sirène a jailli des flots pour nous narguer. Elle tenait, serrée contre sa poitrine, la bourse de cuir contenant les perles. Des dizaines de morsures sanglantes marquaient ses épaules et ses bras. De toute évidence, elle avait bataillé ferme pour s'emparer du butin.

— Ne croyez pas vous en tirer aussi facilement ! a-t-elle crié. La malédiction des eaux est sur vous... Le génie de l'océan vous poursuivra où que vous alliez. Il ne renoncera jamais. Vous lui appartenez désormais.

Elle a éclaté d'un rire méchant avant de plonger au creux des vagues.

Soutenant Amandine, j'ai gravi le chemin menant au sommet de la falaise. Je n'avais qu'une hâte, m'éloigner de la plage au plus vite.

10

La malédiction des eaux

J'ai aidé Amandine à ôter ses vêtements dégoulinants puis j'ai allumé un petit feu entre les menhirs, à l'abri du vent. Ses dents ont claqué un bon quart d'heure, puis elle a fini par se réchauffer.

J'ai demandé :

— Alors, tu sais ce que tu voulais savoir ? La sirène a répondu à ta question ?

— Oui, a-t-elle balbutié. Les sirènes sont forcées de répondre quand on les interroge, c'est la loi de l'océan. Elles ne peuvent pas mentir sous peine de se changer immédiatement en pieuvres, et cela, elles ne le voudraient pour rien au monde.

— Donc tu es sûre qu'elle t'a dit la vérité ?

— Oui, elle y était contrainte, même si cela la faisait enrager. Elle m'a révélé la formule qui fera sortir mon père de l'étang. Le problème c'est que cette formule est très compliquée à retenir.

— Tu n'as qu'à l'écrire...

— Justement non, la sirène m'a dit que si j'écrivais cette formule quelque part, ou si je la prononçais devant quelqu'un, elle perdrait aussitôt tout pouvoir. Je n'ai le droit de la crier qu'une fois, une seule, devant l'étang. Je ne disposerai pas d'une seconde chance.

J'avoue que je l'écoutais distraitement. En vérité, je pensais aux dernières paroles de la femme-poisson. Cette curieuse menace qu'elle nous avait criée avant de disparaître au fond de la mer. Je n'y comprenais rien. Comment l'océan aurait-il pu nous faire du mal si nous nous tenions loin du rivage ? J'en parlais avec Amandine, mais, pas plus que moi, elle ne voyait de quoi il

retournait.

Comme il faisait très froid, je décidai de chauffer de l'eau pour faire du thé. Ça m'exaspérait de jouer les servantes, mais je voyais bien qu'Amandine n'était pas capable de se débrouiller par elle-même. À force de vivre entourée de servantes, elle n'avait jamais appris les choses les plus simples. Elle m'agaçait, certes, mais elle me faisait également pitié. C'était une sorte de poupée, très jolie, dont la place était au fond d'une boîte, enveloppée de papier de soie, à l'abri de la poussière et du soleil. Avec ses cheveux trempés qui pendaient sur ses épaules, son nez rougi par l'eau de mer, elle avait l'air d'une pauvre. Bon, j'ai ravalé ma colère et j'ai mis l'eau à chauffer sur le feu de camp.

— Du thé bien chaud, ai-je marmonné, ça va nous faire du bien.

(J'abrège, sinon ça va devenir casse-pieds.) Bref, j'ai versé le thé dans des gobelets en métal, c'est alors qu'il s'est passé quelque chose de bizarre. Au moment où Amandine portait la tasse à ses lèvres, l'eau chaude a littéralement jailli du récipient pour lui sauter au visage... Si elle n'avait pas eu le réflexe de détourner la tête, elle aurait été ébouillantée.

D'abord, j'ai cru qu'elle avait fait un faux mouvement, mais elle m'a dit, d'une voix tremblante :

— Tu as vu ? Le thé a bondi hors du gobelet...

— Ce n'est pas toi qui...

— Non ! le liquide a jailli de la tasse tout seul... comme si... comme s'il voulait me faire du mal...

J'ai froncé les sourcils. Voilà qui n'était pas banal. J'ai regardé ma propre tasse à laquelle je n'avais pas touché. Je l'ai tendue à Amandine.

— Essaie avec celle-là, ai-je dit, mais tiens-toi sur tes gardes.

Ça a recommencé ! Dès qu'Amandine a posé les doigts sur la timbale, le thé a jailli pour essayer de l'atteindre au visage. Comme elle s'y attendait, elle n'a pas eu de mal à esquiver.

— C'est... c'est de la magie ! a-t-elle bredouillé.

— Voilà ce dont parlait la sirène, ai-je murmuré. La malédiction... Le génie des eaux commande à tous les liquides. La mer, mais aussi l'eau des puits, des

lacs, des fontaines. Il va utiliser cet élément pour essayer de te faire du mal. S'il le peut, il tentera de te noyer dans un verre d'eau. Il va falloir se montrer vigilantes.

J'ai décidé qu'il fallait plier bagage sans attendre. Nous n'étions pas en sécurité au bord de la falaise, si près de l'océan. Il était préférable de s'enfoncer dans les terres, à l'intérieur du pays.

J'ai tout rangé dans les sacoches, puis j'ai aidé Amandine à enfiler ses vêtements de rechange. Même ça elle n'était pas capable de le faire seule ! Elle attendait qu'on lui enfile ses chaussures, qu'on lui noue ses lacets, comme une gamine de 2 ans ! Non, mais vous parlez d'un cadeau !

Toutefois je ne lui en voulais pas trop car elle avait fait preuve d'un réel courage en allant interroger les sirènes.

Je l'ai hissée sur son cheval. Elle tremblait sans parvenir à se réchauffer. Elle avait la figure bleue. Je me suis demandé s'il ne s'agissait pas d'un nouveau maléfice du génie des eaux.

J'ai enfourché ma monture. Le mieux, c'était de trouver une auberge et d'y passer la nuit. On est parties comme ça. Moi en tête, la princesse derrière, enveloppée dans sa couverture, claquant des dents. Pas vraiment fringant comme allure !

Au bout d'une heure les chevaux étaient fatigués. Ils avaient soif. Ça m'a embêtée. Comment les faire boire sans s'approcher d'un point d'eau, hein ? Plutôt compliqué !

Au détour d'une colline j'ai aperçu un village. J'ai demandé à un paysan s'il y avait une auberge. Il m'a répondu oui. Nous nous y sommes précipitées. Sitôt le seuil franchi j'ai fait briller une pièce d'or aux yeux des gargotiers[30] et j'ai inventé une histoire de barque chavirée pour expliquer l'état de ma camarade. Pendant que la femme de l'aubergiste se chargeait d'Amandine, j'ai mené les chevaux à l'écurie.

Nom d'un haricot bleu ! Il y avait un puits... C'était bien ce que je redoutais. Les bêtes ont tiré sur leurs brides pour s'en approcher. Elles mouraient de soif.

J'hésitais à me pencher au-dessus du trou. L'eau allait-elle jaillir des profondeurs, en une gerbe inépuisable qui m'emporterait ? J'ai manœuvré la manivelle pour descendre le seau. Je n'étais pas rassurée, comme vous imaginez. Toute cette eau, là, en dessous... s'il lui prenait l'envie de me sauter à la figure, pour sûr que j'en serais sacrément débarbouillée !

Je m'attendais au pire mais, comme rien ne se passait, j'ai fini par remonter le seau et donner à boire aux chevaux. J'ai pensé : " Peut-être que je ne suis pas concernée par la malédiction puisque c'est la princesse qui a interrogé les sirènes ? "

Ouais, c'était sûrement ça. Moi, j'avais seulement tiré sur la corde, sans doute que ça ne comptait pas. Tant mieux.

J'ai attaché les bêtes puis j'ai regagné l'auberge. La femme de l'aubergiste m'a souri.

— J'ai mené la pauvre demoiselle dans sa chambre, m'a-t-elle déclaré. Comme elle avait l'air gelée, je lui ai monté un baquet d'eau bien chaude... Ça va lui ravigoter le sang, elle en a bien besoin.

D'abord j'ai dit merci, mécaniquement, puis l'information s'est frayé un chemin jusqu'à mon cerveau : baquet... eau... Baquet = beaucoup d'eau... des litres et des litres d'eau !

Sans prendre le temps d'une explication j'ai escaladé l'escalier en trois bonds, arrivée à l'étage j'ai appelé : " Amandine ? Amandine ? "

Elle ne m'a pas répondu, mais un clapotis furieux m'est parvenu de derrière une porte. J'ai foncé. La princesse était là, recroquevillée sur le lit, tandis que du gros baquet de tôle posé au milieu de la chambre, l'eau s'échappait en bouillonnant.

C'était incroyable. Le liquide avait débordé ; déjà il recouvrait le sol, et il continuait de jaillir, comme si le récipient dissimulait une source intarissable. L'eau était glacée, elle me cisailait les chevilles. J'ai sauté sur le lit, à côté d'Amandine.

— C'est le génie, a-t-elle balbutié. Il est capable de multiplier par 10 000 la contenance d'un récipient... Il va sortir de ce baquet assez de liquide pour faire

flotter un navire !

Je me suis penchée au bord du lit. C'était effrayant, la cuve continuait à déborder. On avait l'impression qu'une rivière y prenait sa source... une rivière qui se déversait dans notre chambre !

J'ai crié :

— Faut sortir d'ici ! Viens !

— Je suis désolée, a-t-elle gémi. J'étais épuisée. Je me suis assoupie. Quand j'ai ouvert les yeux, l'aubergiste avait déjà déposé le baquet. Il était trop tard.

J'ai attrapé Amandine par la main et j'ai voulu l'entraîner vers la porte, mais l'eau était si froide qu'elle m'a coupé la respiration. J'en avais déjà jusqu'à mi-cuisse. J'ai compris que si j'y restais plongée une minute de plus mon cœur s'arrêterait. J'ai regagné le lit qui commençait, lui aussi, à être submergé.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? hurlaient les aubergistes de l'autre côté de la porte. Vous avez renversé le baquet ? Il y a de l'eau partout...

Ils essayèrent d'ouvrir le battant mais quelque chose le bloquait. La pression de l'eau, ou un maléfice, je ne sais pas, je ne connais rien à ces trucs de sorcier...

J'avais l'impression de devenir folle. Il avait suffi de deux minutes pour que la chambre se transforme en piscine !

Ainsi c'était de cette manière que fonctionnait la malédiction ? Le génie n'avait besoin que d'un point d'eau, n'importe lequel – mare, robinet, baignoire – pour en faire jaillir de quoi remplir un lac ! Nous n'étions pas au bout de nos peines.

Il fallait prendre une décision, très vite, sinon nous péririons par hypothermie[31] dès qu'il nous faudrait commencer à nager. Déjà, je claquais des dents.

— Inutile d'essayer d'enfoncer la porte, marmonnai-je. Elle ne s'ouvrira pas. Un charme la tient fermée.

À présent nous avons de l'eau jusqu'au nombril. C'était atroce. J'avais l'illusion d'être coupée en deux par une lame de glace. Soudain, j'eus une idée. La fenêtre ! Même si le génie la maintenait fermée il ne pouvait pas rendre les

carreaux incassables ! J'espérais, du moins, qu'il n'y avait pas pensé. Bondissant du lit, j'attrapai une chaise et la propulsai à travers les vitres qui volèrent en éclats.

— Viens ! ordonnai-je à Amandine. Sortons par là.

C'est ce que nous fîmes. La chambre était située au premier étage ; une charrette de foin " stationnait " sous la fenêtre ; nous n'eûmes qu'à nous y laisser tomber.

Inutile de vous dire que les aubergistes nous prièrent de déguerpir sans attendre. J'eus beau faire scintiller une nouvelle pièce d'or rien n'y fit.

— C'était de la sorcellerie ou je ne m'y connais pas ! s'entêta le gargotier. J'ai bien reconnu la malédiction de l'eau... Vous avez interrogé l'oracle des sirènes, c'est ça ? Alors vous êtes fichues, mes jolies. Je ne connais personne qui en ait réchappé. Le génie vous retrouvera, où que vous vous cachiez. Vous avez vu ce dont il est capable. Il lui suffira d'un verre d'eau pour vous noyer. Et personne ne peut se passer de boire, n'est-ce pas ? Tôt ou tard, quand vous mourrez de soif, il faudra bien que vous vous approchiez d'un puits. Alors tout sera dit.

Nous avons repris la route, mais, très vite, il est apparu que l'aubergiste avait vu juste. Dès qu'Amandine faisait mine de s'approcher d'une mare, d'une fontaine, l'eau se mettait à bouillonner, à s'élever dans les airs comme un véritable geyser, pour lui retomber dessus et essayer de l'emporter. À deux reprises je la rattrapai de justesse, alors que le flot l'attirait au fond d'un puits, pour la noyer. C'était un véritable déferlement, une inondation. À chaque fois, j'en ressortais trempée de la tête aux pieds, au bord de la suffocation. De toute évidence le génie n'en avait pas après moi, seule la princesse lui importait.

Vous me direz, c'est pas compliqué, vous n'aviez qu'à éviter les points d'eau, et puis voilà... Tu parles ! J'aurais aimé que ça soit aussi facile. Mais la malédiction s'étendait à toutes les formes de liquides. Au bout de trois jours, même l'eau d'un simple gobelet devint dangereuse. Imaginez le contenu d'un verre de 20 centilitres multiplié par 10 000, et vous aurez une idée des problèmes auxquels nous devons faire face. 200 000 centilitres ça fait 2 000

litres de flotte ! Chaque fois qu'Amandine essayait de boire, ces 2 000 litres lui sautaient au visage, déferlant sur elle comme une vague, la renversant pour la rouler sur l'herbe. 2 000 litres ça pèse environ 2 tonnes ! Ce qui veut dire qu'elle échappait de justesse à l'écrasement en se jetant de côté[32].

Je vous raconte ça pour vous montrer à quel point notre vie devenait compliquée. Pour couronner le tout, la pauvre fille commençait à crever de soif. Je ne savais vraiment pas quoi faire pour remédier au problème.

— Je me dessèche... gémissait-elle. Il faut que je boive ou je vais tomber en poussière.

— C'est trop dangereux, répliquais-je à chaque fois. Contente-toi de manger des fruits, leur jus te désaltérera.

— Ce n'est pas pareil, soufflait-elle. Ils sont sucrés, après j'ai encore plus soif.

Il n'y avait plus qu'une solution. J'ai tiré la valise des fontes de ma selle pour l'interroger. Je lui ai exposé le problème en lui demandant de trouver très vite une solution.

Elle est restée silencieuse une bonne minute, puis elle a déclaré :

— Il n'y a qu'un moyen. Gagnez les hauteurs. Grimpez au sommet de la montagne, dans la zone des neiges éternelles, là où il fait si froid que l'eau gèle. La glaciation annulera les effets du maléfice, et, pour se désaltérer, Amandine n'aura qu'à sucer de la glace.

À première vue ça ne semblait pas trop bête. J'ai dit : “ D'accord, on y va. ”

Mais ça n'a pas été une partie de plaisir car il faisait un froid de loup et nous n'étions pas vraiment équipées pour patauger dans la neige. Amandine a pu se réhydrater en glissant des morceaux de glace dans sa bouche. Tout de suite, elle s'est sentie mieux.

— Il faut vous éloigner de la côte, a conseillé la valise. Plus vous mettrez de kilomètres entre le rivage et vous plus l'effet de la malédiction s'amointrira. L'erreur que vous avez commise c'est d'avoir longé le rivage. Il fallait au contraire vous enfoncer à l'intérieur du pays.

Le sommeil de plomb

Suivant le conseil de la valise, nous sommes redescendues de la montagne par l'autre versant. Au fur et à mesure que la distance nous séparant de l'océan augmentait, la malédiction s'affaiblissait. Bientôt, Amandine put se désaltérer sans trop de difficulté. L'eau demeurait sagement au fond des gobelets. C'était pas dommage !

— Voilà qui est réglé, ai-je soupiré. Maintenant on n'a plus qu'à rentrer au palais.

Je n'étais pas fâchée de voir la fin de cette aventure. J'en avais ras la casquette de la magie et des malédiction.

Hélas, les choses ne se sont pas passées comme je l'espérais. Une nuit, alors que nous campions au milieu de la lande, la valise m'a réveillée en poussant des cris stridents.

— Le vampire ! hurlait-elle, le vampire ! Il est revenu !

J'ai bondi sur mes pieds, juste à temps pour voir l'horrible chauve-souris battre des ailes au-dessus d'Amandine qui dormait à poings fermés, roulée dans sa couverture. J'ai bombardé la bestiole avec une pierre ramassée dans l'herbe, mais elle a filé dans les ténèbres sans paraître autrement incommodée. Je me suis penchée sur Amandine. Comme les autres fois, sa gorge présentait deux plaies sanglantes qui cicatrisaient déjà. Elle dormait d'un sommeil lourd, anormal. Je l'ai secouée sans parvenir à la réveiller.

— Elle est droguée ? a demandé la valise.

— Oui, et les morsures auront disparu dans deux minutes. Pas de marques, pas de preuves. Ce vampire est vraiment très fort.

J'étais désemparée.

J'ai ranimé le feu au cas où le monstre reviendrait, et je me suis plantée là, près des flammes, en sentinelle, un poignard à portée de main.

Quand je piquais du nez, la valise me rappelait à l'ordre. J'ai tenu comme ça jusqu'à l'aube, là, je me suis endormie, mais ça n'avait plus d'importance puisque les vampires ont horreur de la lumière du jour[33].

Amandine a eu du mal à se lever ; ses forces la quittaient avec le sang que lui soutirait le vampire. Je voyais bien qu'elle devenait plus pâle, plus maigre, plus faible...

Au cours de la matinée, elle s'est endormie alors qu'elle chevauchait à mes côtés, et a bien failli glisser de sa selle.

Je vous passe les détails. On a regagné le palais par petites étapes. La plupart du temps Amandine somnolait.

— Comment te sens-tu ? lui ai-je demandé alors que les tours de la demeure royale se dessinaient à l'horizon.

— Très fatiguée, a-t-elle gémi. Je voudrais me coucher et dormir tout un mois. J'ai peur d'oublier le mot magique que m'a révélé la sirène. Je me le répète tout le temps, même dans mon sommeil.

Je lui ai encore parlé du vampire, mais elle ne m'écoutait pas. Les paupières mi-closes, elle luttait contre l'assoupissement.

C'est dans cet équipage que nous avons franchi les grilles du palais. Bien sûr, les courtisans sont accourus à notre rencontre en poussant des cris de joie parfaitement imités. Amandine les a salués de la main. Elle avait du mal à ne pas vider les étriers. Son visage livide et amaigri faisait peine à voir.

Zafar a lentement descendu le grand escalier d'honneur. Son masque de porcelaine blanche dissimulait son expression, j'ai toutefois deviné qu'il n'était pas emballé par notre retour. Comme il connaissait bien son métier de ministre, il n'a eu aucun mal à jouer la comédie.

— Votre Altesse ramène-t-elle le mot magique qui permettra de libérer le roi de la prison de boue ? a-t-il demandé.

— Oui, a soufflé Amandine, mais je dois d'abord me reposer, je suis trop fatiguée pour me rendre à l'étang.

— Pas de problème, a ricané Zafar. Vos serviteurs vous porteront jusqu'à vos appartements. C'est vrai que vous semblez mal en point. Un serpent venimeux

vous aurait-il mordue ? Mon médecin vous auscultera tout à l'heure...

Je n'avais pas posé le pied sur le sol que déjà la foule avait emporté Amandine hors de ma vue.

— La partie va devenir difficile, ai-je murmuré à l'intention de la valise. Je crois qu'ils vont tout faire pour m'éloigner de la princesse.

— Sûrement, a approuvé le bagage magique. J'ai bien l'impression que l'état d'Amandine ne va pas s'améliorer dans les jours qui viennent. Il te faudra demeurer sur tes gardes.

Effectivement, à peine couchée, Amandine parut s'enfoncer dans un sommeil de plus en plus profond. J'eus beau la secouer, lui parler, rien n'y fit. Je profitai du peu d'attention qu'on me portait pour m'installer dans le cabinet rouge, à côté de sa chambre.

Bien que très fatiguée par l'invraisemblable voyage que nous venions d'accomplir, je décidai de monter la garde au pied de son lit.

— Réveille-moi si le vampire montre le bout de son vilain museau, ordonnai-je à la valise.

La première nuit se déroula sans mauvaise surprise. Hélas, le lendemain, la chauve-souris s'introduisit dans la chambre. La mallette détecta sa présence trop tard, alors qu'Amandine avait déjà été mordue ! Je me lançai aussitôt à la poursuite de l'affreuse bestiole. Chose étonnante, elle ne chercha pas à s'envoler au-dehors mais se mit à zigzaguer dans les couloirs du palais dont elle semblait parfaitement connaître l'agencement.

Ça m'a semblé bizarre. Comme je ne courais pas assez vite, le monstre volant n'eut pas de mal à me semer. Je le vis disparaître au détour de la galerie des glaces. J'eus même l'impression qu'il laissait échapper un petit ricanement moqueur, comme si ça l'amusait de me voir à bout de souffle, obligée d'abandonner la poursuite.

Le lendemain, Zafar et ses médecins envahirent la chambre d'Amandine. Ils

ne m'accordèrent pas un regard. J'aurais été une figure peinte sur la tapisserie que ça leur aurait fait le même effet.

Bézélius, le sage parmi les sages, s'approcha du lit et se pencha sur la princesse. Après lui avoir pris le pouls, soulevé une paupière et tâté le front, il déclara :

— Son Altesse souffre de la maladie du sommeil. Elle a dû contracter ce mal au cours de son voyage. Peut-être a-t-elle été mordue par une sirène ? On dit que le venin des femmes-poissons a ce pouvoir. Nous allons réfléchir à l'élaboration d'un antidote[34]. Mais cela peut prendre longtemps.

— Quand la princesse Amandine se réveillera-t-elle ? fit Zafar avec impatience.

— Aucune idée, avoua Bézélius. Elle peut rester ainsi des semaines, des mois... Et, pourquoi pas, plusieurs années ? Les servantes devront l'alimenter dans son sommeil, ce ne sera pas facile.

— Elle ne sera donc pas en mesure de se rendre à l'étang maudit pour prononcer la formule qui arrachera notre bien-aimé souverain à l'étreinte de la boue ? insista lourdement Zafar.

— Je ne pense pas, soupira le vieillard. On m'a raconté qu'un homme mordu par une sirène avait dormi dix années d'affilée. Quand il s'est enfin réveillé, il ne savait plus qui il était. Il avait tout oublié de sa vie passée.

— Bien, bien, l'interrompit Zafar. C'est tout ce que je voulais savoir. Il va donc falloir prendre des mesures.

Je faillis m'avancer pour leur expliquer qu'ils se trompaient, qu'Amandine n'avait pas été empoisonnée par le venin d'une sirène, mais qu'elle souffrait d'une anémie provoquée par les morsures répétées d'un vampire... À la dernière seconde je renonçai en songeant que je n'avais pas intérêt à me faire remarquer. Ce Bézélius me semblait un fieffé imbécile ; quant au premier ministre, il était de toute évidence complice du vampire. Mieux valait continuer à jouer les idiots et mener mon enquête en secret.

Je commençais à deviner où Zafar voulait en venir. En affaiblissant Amandine, il l'empêchait de succéder à Anagatos VI, le souverain englouti par la gadoue, comme le préconisait la Constitution. Il allait profiter de cette vacance du pouvoir[35] pour pousser ses pions.

12

La couronne de fer

Une semaine s'écoula pendant laquelle Bézélius tenta de réveiller Amandine au moyen de potions de son invention. En vain.

Chaque fois que la princesse reprenait des couleurs et semblait sur le point d'ouvrir les yeux, le vampire revenait dans la nuit pour lui voler du sang. J'avais beau essayer de monter la garde, la fatigue finissait toujours par me terrasser ; le monstre profitait alors de mon sommeil pour se jeter sur Amandine. Quand la valise donnait l'alarme il était souvent trop tard, et l'horrible bête s'envolait, repue, les canines rougies. À force de mal dormir, je commençais à fatiguer, moi aussi, je ne le cache pas ; d'autant plus que j'avais beaucoup de mal à trouver à manger. Les serviteurs faisant comme si je n'existais pas, j'en fus bientôt réduite à voler de la nourriture aux cuisines, dans le dos des marmitons. C'était ça ou mourir de faim !

Estimant qu'il avait suffisamment attendu pour donner le change, Zafar convoqua courtisans et ministres dans la grande salle de réunion du palais.

— Mes amis, clama-t-il de sa voix assourdie par le masque de porcelaine, l'heure est grave. Nous n'avons plus de roi. La princesse Amandine, qui ramenait du territoire des sortilèges le mot magique susceptible de faire sortir notre bien-aimé souverain de sa prison de boue, est au plus mal. De l'avis des médecins, il semble qu'elle ne reprendra pas conscience avant plusieurs années. Il est même possible, qu'elle ne rouvre jamais les yeux.

Un murmure accablé parcourut les rangs des nobles personnages.

— Vous en avez tous conscience, reprit Zafar, le royaume ne peut rester ainsi à la dérive, le trône vide, sans personne pour diriger le pays. La princesse aurait pu succéder à son père, mais sa maladie l'en empêche. Il est donc urgent de lui trouver un remplaçant, quelqu'un qui coiffera la couronne à sa place...

— C'est... c'est impossible ! protesta Bézélius, la princesse Amandine était la dernière représentante de la lignée. Avec elle, la dynastie des Anagatos s'éteindra ; or vous savez qu'il faut être de sang royal pour poser la couronne sur sa tête, sans cela on s'expose aux pires souffrances...

— Je sais cela, trancha Zafar avec impatience, je connais aussi bien que vous la règle du jeu, maître Bézélius. Il nous faut néanmoins un nouveau roi, et vite, car nos ennemis pourraient profiter du drame qui nous afflige pour nous déclarer la guerre.

Un murmure horrifié s'éleva de la foule. Je pensai, quant à moi, que cette histoire de guerre relevait de la pure fantaisie.

— Seul un homme fort peut empêcher ce désastre, tonna Zafar. Je serai cet homme... J'ai décidé d'assurer la succession d'Anagatos VI, et cela tant que la princesse Amandine ne sera pas sortie du sommeil. Je poserai donc sur ma tête la couronne de fer, emblème de la royauté, et j'assurerai la régence en attendant le réveil de notre chère princesse.

— Mais vous allez mourir ! glapit Bézélius en ouvrant des yeux horrifiés. La couronne vous électrocutera à la seconde même où vous la toucherez. Votre cerveau se mettra à bouillir...

— Nous verrons cela, fit calmement Zafar. Je suis prêt à courir le risque pour la survie du royaume.

— C'est impossible... hoqueta le vieillard. Vous savez bien qu'il faut être de sang royal. C'est du suicide. La couronne va vous tuer !

À présent, un brouhaha terrible emplissait la salle, on ne s'entendait plus penser. Les courtisans et les ministres dévisageaient Zafar, persuadés qu'il avait perdu l'esprit.

Je n'étais pas de leur avis.

“ Il y a forcément un truc, songeai-je. Zafar n’est pas un imbécile. Il sait ce qu’il fait. ”

Qu’avait-il inventé ? Quel subterfuge comptait-il employer ?

— Silence ! hurla-t-il soudain en frappant dans ses mains. Assez perdu de temps. Je vous propose de nous rendre de ce pas dans la salle du couronnement. Si je m’effondre, la cervelle grillée, vous n’aurez plus qu’à nommer un autre premier ministre, c’est simple, il me semble.

Sans s’occuper de savoir si on le suivait, il s’élança d’un pas ferme vers la rotonde[36] où se trouvait conservée la fameuse couronne maudite.

J’espérais secrètement qu’il allait commettre une erreur et que nous le verrions s’effondrer, la cervelle plus cuite qu’une saucisse frite à la poêle, mais j’en doutais. Le bonhomme était malin. S’il acceptait de prendre un tel risque, c’est qu’il avait tous les atouts[37] en main.

Les belles dames ont frémi en franchissant le seuil de la rotonde. La couronne maudite était là, sur son piédestal de marbre. Toute tordue, brûlée, comme si on venait juste de la retirer de la forge. De temps à autre, des étincelles la parcouraient avec un crépitement menaçant qui semblait dire : “ Attention ! Pas touche ! ”

— Monseigneur, a gémi Bézélius, je vous conjure de réfléchir... Ce que vous allez tenter est suicidaire !

— Oui, oui, par pitié... pleurnichaient les baronnes, les duchesses.

— Assez discuté, a lâché Zafar. Je vous assure que je ne risque rien, je vous en révélerai la raison dans une minute, après mon couronnement.

Et, se tournant vers le piédestal, il a empoigné la couronne à deux mains pour la poser sur sa tête.

Tout le monde a reculé de trois pas, pour ne pas être éclaboussé par sa cervelle bouillante quand elle lui jaillirait par les trous de nez. Mais rien d’horrible ne s’est produit.

— Vous voyez ! a triomphé Zafar. Je devrais déjà être mort, et pourtant je ne

le suis pas. Je porte la couronne de fer, et sa lumière éclaire mon esprit. Je deviens de seconde en seconde plus intelligent... Je devine les secrets de l'univers, je peux prévoir les complots, deviner les plans de bataille de nos ennemis. J'accède à la connaissance totale de ce qui nous entoure.

Impressionnés, les courtisans se sont respectueusement agenouillés. Comme je n'avais pas envie de les imiter, je me suis cachée derrière un pilier. J'étais estomaquée. Par quel prodige Zafar avait-il réussi à ne pas être électrocuté par la couronne ? Il n'était pourtant pas de sang royal... alors ?

— Ce couronnement fait de vous notre régent jusqu'au réveil de la princesse, a déclaré Bézélius. Ordonnez et nous obéirons.

Zafar a ôté la couronne pour la remettre sur le piédestal. J'ai remarqué qu'il titubait un peu. Sous le masque de porcelaine, son visage devait ruisseler de sueur.

— Bien, a-t-il clamé d'une voix moins assurée que d'ordinaire, à présent je vous dois l'explication de ce prodige. Vous le savez tous, j'aurais dû mourir à la seconde même où j'ai posé les doigts sur la couronne... oui, c'est ce qui aurait dû se produire si je n'avais pas été de sang royal, or, ce que vous ignorez, c'est que je suis justement le frère aîné du roi Anagatos VI !

Un cri de surprise générale a fait vibrer les vitres. Deux ou trois duchesses se sont évanouies.

— Oui, a repris Zafar. J'aurais dû régner à la place de mon frère, mais, alors que je n'étais encore qu'un petit garçon, une mauvaise fée m'a arraché la peau du visage pour se venger de mes parents qui lui avaient causé du tort. Comme j'étais devenu affreux, le roi, mon père, a décidé que je ne pourrai pas décemment monter sur le trône. Quel peuple a envie d'être gouverné par un souverain dont le visage terrifie les enfants ? Je me suis donc effacé. On a inventé que j'étais mort noyé au cours d'une promenade en barque, et mon frère cadet a pris ma place. Il est devenu roi, et j'ai veillé sur lui en tant que premier ministre. Voilà, vous savez tout. Aujourd'hui je sors de l'ombre pour reprendre la place qui aurait dû être la mienne. La couronne vous l'a prouvé. Je suis prince du sang.

Les courtisans ouvraient des yeux grands comme des soucoupes et se tamponnaient les tempes avec leur mouchoir de dentelle. Quelle révélation, ma chère ! C'est ef-fa-rant !

Et si romantique ! ajoutaient les dames.

J'ai pensé : " N'importe quoi ! "

De toute évidence, Zafar se payait notre fiolle !

Je me suis éclipsée sur la pointe des pieds pendant que les exclamations fusaient de toutes parts et que les baronnes tombaient en pâmoison[38].

— Vive le roi ! criait-on. Vive le roi !

J'ai regagné la chambre d'Amandine. Si Zafar avait désormais les pleins pouvoirs, les choses risquaient de prendre mauvaise tournure avant qu'il soit longtemps.

13

La machination

Une fois revenue dans le cabinet rouge j'ai demandé à la valise ce qu'elle en pensait.

— Il ment, il a triché, a-t-elle répondu. Reste à savoir comment et pourquoi. Ni les courtisans ni les ministres ne sont dupes, mais leur intérêt est de ne pas contrarier le nouveau souverain, alors ils ne chercheront pas à découvrir la vérité. C'est à toi de tirer les choses au clair. Et sans tarder, car il y a fort à parier que Zafar va te faire expulser.

Après avoir réfléchi, j'ai murmuré :

— Je pense que la clef de tout c'est le vampire. Il faut trouver d'où il vient, où il va. Cette nuit, au lieu de rester dans cette chambre, je vais m'embusquer dans le couloir, derrière une tenture. Quand la chauve-souris viendra mordre Amandine, tu n'auras qu'à imiter ma voix, comme si je me trouvais dans le cabinet rouge. Le vampire fichera le camp, et je le suivrai. Je vais me poster là

où je l'ai vu disparaître, la dernière fois. De cette façon, je n'aurais pas à lui courir après, j'aurai pris de l'avance ; il me sèmera moins facilement. Surtout s'il ne sait pas que je l'observe depuis ma cachette.

— Bonne idée, a soufflé la valise, faisons comme ça.

La nuit m'a paru longue à venir. Quand, enfin, les ténèbres ont envahi les corridors, je suis sortie des appartements de la princesse sur la pointe des pieds pour aller me poster là où le vampire m'avait semée lors de notre dernière poursuite.

Cachée derrière une épaisse tenture, j'ai attendu.

Les choses se sont déroulées comme je l'espérais. Alors que je commençais à m'assoupir j'ai entendu un battement d'ailes au long du corridor. Quelques minutes après, la valise, imitant ma voix, s'est mise à crier : “ Va-t'en sale bête ! Amandine ! Amandine ! Est-ce que ça va ? ”

J'ai entrebâillé les rideaux, juste à temps pour voir passer la chauve-souris. Ne m'apercevant pas lancée à ses trousseaux, elle n'a pas cherché, cette fois, à battre des records de vitesse, et n'a pas davantage tenté de se cacher. Elle s'est engouffrée par une porte entrouverte, au fond de la galerie. Une petite porte très banale, à laquelle personne, jamais, ne faisait attention. Je suis sortie de ma cachette pour emprunter le même chemin.

La porte ouvrait sur l'un de ces couloirs dérobés qui serpentent dans l'épaisseur des murailles. Ces sortes de tunnels sont utilisés par les grands personnages qui tiennent à se déplacer en secret, sans être vus de leurs courtisans. Il y faisait noir et j'avançais à tâtons. Une lumière tremblotante brillait au bout du passage. Je m'en suis approchée sans faire de bruit. Là, m'attendait un spectacle à faire dresser les cheveux sur la tête...

Le vampire voletait au milieu d'une sorte de rotonde, décrivant des cercles de plus en plus étroits. À chaque passage, il perdait de l'altitude. Enfin, il s'est posé sur le sol. À cet instant, son corps s'est mis à bouillir et à se déformer. On aurait dit de la pâte à modeler occupée à fondre. De cette bouillie, quelque

chose est sorti. Une forme humaine. Les ailes sont devenues des bras, le corps s'est développé, les pattes ont grandi jusqu'à former des jambes... quant au visage, il est hélas resté celui d'une chauve-souris, c'est-à-dire plutôt affreux !

Je n'osais plus respirer. La créature a titubé, et, aussitôt, des nains ont jailli de l'ombre pour lui porter secours. J'ai reconnu les " bonshommes ", autrement dit les " passe-muraille " et une idée affreuse m'a traversé l'esprit.

— Mes vêtements ! vite ! a ordonné la créature à face de chauve-souris.

J'ai frissonné. Cette voix ! C'était celle de Zafar !

Les bonshommes se sont précipités, lui apportant ses habits, ses gants, son masque de porcelaine.

— Avez-vous pu boire le sang de la princesse, maître ? a demandé l'un d'eux.

— Oui, a soupiré Zafar. Et c'est heureux, car j'en ai bien besoin. Il faut que je m'en remplisse les veines pour tromper la couronne de fer. Ce matin, j'ai bien cru qu'elle allait deviner la supercherie, je la sentais grésiller sur ma tête, hésitant sur la conduite à tenir. Devait-elle m'électrocuter ? Oui ? Non ? Étais-je réellement de sang royal ? Elle ne savait plus, la pauvre ! La présence du sang frais d'Amandine dans mes veines l'a leurrée. Incapable de prendre une décision, et de peur de commettre une bourde, elle a choisi de me laisser vivre.

— Votre plan était diabolique, maître ! a bélé le passe-muraille. Il ne pouvait que réussir !

— Tout de même, a grogné Zafar, j'ai eu peur. Il s'en est fallu d'un rien. Il va falloir passer à l'action sans attendre. De toute manière, la princesse n'aura bientôt plus une goutte de sang dans le corps.

— Tout est prêt, maître, a dit le bonhomme. Les chariots, les chevaux. Nous ferons aussi vite que possible.

— Bien, a fait Zafar. Il faut que tout soit réglé avant le lever du soleil, tu sais bien que la lumière du jour me tuerait.

J'ai enfin compris pourquoi le premier ministre était habillé de cette façon. J'avais toujours trouvé étrange son accoutrement qui ne laissait pas un centimètre de peau exposé au regard. La redingote de cuir, les gants, le col

relevé, le masque qui dissimulait le visage et les oreilles... Ça faisait beaucoup. J'avais mis ça sur le compte de son infirmité, mais en réalité tout avait été combiné pour protéger Zafar des rayons meurtriers. Le costume avait la même fonction qu'un scaphandre. Son épaisse chevelure noire, elle, cachait la peau de son crâne. De toute manière, j'avais rarement vu Zafar se prélasser en plein soleil. La plupart du temps il ne sortait pas du palais, et quand par hasard il y était contraint, il prenait soin de demeurer à l'ombre.

Ainsi, Zafar de Kamilios était un vampire ! C'était lui qui nous avait poursuivies durant tout le voyage pour se gorger du sang d'Amandine.

J'avais bien compris qu'il avait agi de la sorte dans le but de mystifier la couronne de fer, mais ce qui m'échappait encore, c'était la raison de cette machination. Qu'espérait-il ? Devenir roi ? C'était impossible. Il l'avait dit lui-même, à force d'être mordue Amandine mourrait bientôt, exsangue. Faut de sang royal, Zafar ne pourrait plus, dès lors, duper la couronne... Or il lui serait impossible de régner sans jamais se coiffer du symbole de la royauté.

Alors quoi ?

Mes genoux tremblaient et je me sentais affreusement seule. Les toiles d'araignée me chatouillaient le nez et les souris me couraient entre les pieds. Je savais que les bonshommes pouvaient s'apercevoir de ma présence à tout moment.

Lentement, le visage de Zafar reprenait forme humaine. Quand la transformation fut achevée, il n'avait pas l'air tout à fait normal mais, au moins, il ne ressemblait plus à une chauve-souris. Ses traits étaient cruels, son regard bestial. Ses dents le trahissaient dès qu'il ouvrait la bouche.

— Bien, dit-il, le sang de cette petite dinde d'Amandine pétille dans mes veines, il faut en profiter. Tout le monde dort, allons chercher la couronne. Ensuite nous descendrons dans la salle du trésor et nous volerons l'or d'Anagatos VI !

“ Ainsi c'était ça ! ” ai-je pensé. Zafar allait utiliser les pouvoirs de la

couronne pour essayer de résoudre le problème insoluble qui commandait l'ouverture de la porte blindée ! C'était sacrément malin ! Et tout aussi dangereux, car s'il mettait trop de temps pour trouver la solution de l'énigme, la couronne lui rôtirait la cervelle...

Je me suis rappelé ce que m'avait expliqué Amandine. Aucun être humain n'était assez intelligent sur cette terre pour résoudre les problèmes proposés par le coffre-fort magique. Seule la couronne, en développant pendant un court instant le cerveau du roi, permettait ce prodige. Mais il fallait se presser, sous peine de devenir fou ou idiot...

Une fois la solution trouvée, la porte de la chambre forte s'ouvrait, donnant accès au trésor.

Tout à coup, Zafar s'est mis en marche, escorté de ses " bonshommes " qui étaient assez nombreux. Je les ai suivis de loin. D'abord ils sont passés prendre la couronne, que l'homme chauve-souris s'est bien gardé de poser sur sa tête, puis ils sont descendus au sous-sol, là où j'avais accompagné Amandine, une fois, pour la cérémonie de l'ouverture du coffre.

Je me sentais impuissante. De toute façon, je me fichais bien que Zafar vole le trésor du royaume, ce n'était pas mon affaire car je ne faisais pas partie de la police ! Non, ce que je voulais, c'est qu'Amandine recouvre la santé et s'éveille de l'horrible sommeil où elle était en train de sombrer. Pour cela, il n'existait qu'une seule solution : il fallait que le vampire soit détruit par la lumière du soleil ! À la seconde même où il tomberait en cendre, tous les maléfices dont il était responsable seraient annulés... et Amandine s'éveillerait, guérie.

Cela dit, je voyais mal comment m'y prendre pour lui arracher son masque en plein jour. Je n'avais que 12 ans, et il était protégé par une véritable armée de passe-muraille.

À première vue, ça paraissait impossible.

Je ne me faisais pas d'illusions, si je criais pour donner l'alerte, personne ne me croirait. De plus, il y avait fort à parier que Zafar comptait beaucoup de complices parmi les courtisans, et ce n'était pas le vieux Bézélius qui allait me

prêter main-forte !

La couronne à la main, Zafar s'est avancé vers l'énorme porte d'acier du coffre.

— Je suis le roi, a-t-il lancé d'une voix ferme. Je désire faire un retrait. Un retrait... important.

Les bonshommes ont ricané. Il leur a fait signe de se taire.

Sur l'acier de la porte blindée, des lettres, des mots, se sont dessinés, comme par magie :

Si tu veux accéder au trésor, tu dois au préalable résoudre l'énigme suivante.

Dans la phrase qui suit, quel est le mot manquant ?

Fdhjk s'dioào klytuu d'uuiapos fhjkpsp m'popopo ! Eftazra [...] dfjgjsufu fui wuwxcy !

Zafar a écarquillé les yeux et poussé une espèce de gémissement. Il n'avait aucune idée de la réponse à donner. Il était même incapable de déchiffrer la phrase en question.

— Pas de panique, a-t-il murmuré. Je vais mettre la couronne sur ma tête. Sa magie va me rendre beaucoup plus intelligent que je ne suis, je dirais même, carrément génial. Il me suffira alors de quelques minutes pour déchiffrer cette langue inconnue, comprendre sa grammaire, sa syntaxe, je serai alors en mesure de la compléter.

— C'est certain maître, a balbutié l'un des bonshommes, espérons que les globules de la princesse Amandine sont encore assez nombreux dans vos veines pour tromper la couronne pendant tout ce temps.

— Tais-toi, gnome ! a grondé Zafar, tu vas me porter malheur !

Puis, prenant une grande inspiration, il a posé la couronne de fer sur sa tête. Il y a eu un grésillement, et j'ai vu des étincelles courir dans les cheveux du premier ministre.

Debout devant la porte blindée, il s'est mis à réfléchir. Très vite, des gouttes

de sueur ont coulé sur son visage. Des tics nerveux ont provoqué des tressautements sur ses muscles faciaux, le rendant encore plus laid.

Il souffrait, c'était évident. La couronne était en train de lui cuire le cerveau à petit feu.

J'ai pensé : " S'il tombe raide mort Amandine sera sauvée ! Pourvu que les globules de sang royal ne soient pas assez nombreux dans les veines du vampire et que la couronne magique se rende compte qu'elle a été dupée ! "

Un moment, j'ai bien cru que les cheveux de Zafar allaient prendre feu car il s'en élevait une fumée qui sentait mauvais. J'essayais de m'imaginer sa cervelle cuisant comme un chou-fleur dans une marmite d'eau bouillante. Plus les minutes passaient, plus l'espoir grandissait en moi.

" Il ne va pas trouver ! Il ne va pas trouver ! " me répétais-je.

Et puis, Zafar s'est avancé vers le coffre et, à l'aide d'une craie, a tracé le mot : H'uuuytrurzayuu. Je n'ai aucune idée de ce que ça voulait dire, mais la porte blindée s'est ouverte avec un bruit sourd. Il avait bien répondu.

Le vampire a poussé un cri de triomphe et s'est débarrassé de la couronne qu'il a jetée dans un coin. Son front portait des traces de brûlures, comme si on l'avait marqué au fer rouge.

Il a dû s'appuyer sur une chaise pour ne pas défaillir. Il clignait des paupières et semblait près de perdre connaissance.

— Par l'enfer ! a-t-il grondé, cette cochonnerie a bien failli me rôtir le cerveau. J'ai cru que ma tête allait exploser... mais jamais je ne me suis senti aussi génial. Je crois que j'aurais pu inventer n'importe quoi, résoudre n'importe quel mystère... C'était formidable ! Dommage que je ne puisse pas l'emporter.

— Le coffre est ouvert, lui a rappelé l'un des passe-muraille. Nous commençons à charger. Il nous faudra au moins deux heures pour le vider.

— Allez-y, a soupiré Zafar encore étourdi. Tout le monde dort dans le palais, j'ai versé un somnifère dans le repas du soir. L'important c'est que nous soyons partis avant leur réveil. J'ai laissé un mot à Bézélius pour lui laisser croire que j'allais méditer au bord de l'étang maudit. Avant qu'il se demande où je suis

passé, nous serons de l'autre côté de la frontière.

L'armée des bonshommes a fait la chaîne, chacun se passant les sacs d'or et de diamants de main en main. Lentement, le trésor royal a quitté la chambre forte pour s'entasser dans les chariots alignés dans la cour du palais.

Zafar de Kamlios était en train de réussir son hold-up, et bien des voleurs l'auraient envié. Ce n'est pas tous les jours qu'on cambriole un royaume !

14

Un petit rayon de soleil de rien du tout

Les bonshommes ont travaillé jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Lentement, la chambre forte s'est vidée ; l'or, les diamants, les rubis, ont quitté la cave du palais pour s'entasser dans les chariots. Malgré leur petite taille ces gnomes étaient d'une force surprenante. À la fin, il n'est plus resté au fond du coffre qu'une unique pièce d'or que Zafar a ramassée avec un ricanement, fait sauter dans sa paume, et jetée dédaigneusement par-dessus son épaule en déclarant :

— Ils ne pourront pas dire que j'ai tout pris puisque je leur laisse cet écu. Mais à partir d'aujourd'hui ils vont devoir apprendre à faire des économies !

Puis il a soigneusement ajusté son masque pour se protéger des rayons du jour et tourné le dos au coffre dont il a claqué la porte d'un coup de pied.

Dès qu'il a été parti, j'ai glissé dans ma poche la pièce d'or qui était tombée à mes pieds, puis j'ai pris le chemin des écuries. Une idée commençait à germer en moi.

Dans la cour d'honneur, les chariots remplis d'or se mettaient en branle. Ils étaient si lourds que les chevaux avaient bien du mal à les arracher à leur immobilité. Ça m'arrangeait. De cette manière il me serait plus facile de rattraper mon retard.

J'ai sellé mon cheval. Lorsque le dernier chariot est sorti du parc pour

gagner la grand-route, je l'ai suivi de loin. Une fois quitté le palais, j'ai lancé ma monture dans la forêt afin de me déplacer parallèlement au convoi sans être vue, la broussaille et les arbres formant écran.

Les charrettes progressaient avec lenteur. Zafar se tenait sur celle qui allait en tête. Il maniait le fouet d'un geste impatient car le soleil perçait derrière les nuages. À l'idée de voyager en plein jour, exposé aux rayons destructeurs, il devenait de plus en plus nerveux.

Bien sûr, il aurait pu, comme ses congénères, s'allonger au fond d'un coffre, à l'abri de la lumière, et laisser les bonshommes se charger du convoi, mais je suppose qu'il n'avait pas confiance en eux. En outre, en cas d'interception par une patrouille de mousquetaires, il comptait sans doute forcer le passage en arguant de sa qualité de premier ministre qui n'a de comptes à rendre qu'au roi.

Mon petit cheval trottait bien. Dissimulée derrière l'écran du feuillage, j'ai très vite dépassé le chariot de tête. Zafar s'était enveloppé dans un long manteau de cuir noir. Il avait tiré sur sa tête un capuchon qui lui donnait l'allure d'un prêtre satanique.

En fait, à part la lumière, il n'avait pas grand-chose à redouter. Personne ne se lancerait à sa poursuite. Et comme il avait pris soin de refermer la porte du coffre avant de partir, Bézélius et les ministres ne pourraient en aucun cas deviner que le trésor du royaume avait disparu !

J'ai galopé jusqu'au carrefour des trois routes, là, je me suis embusquée derrière une statue de granit. Des fontes de ma selle, j'avais sorti un lance-pierres qui faisait partie de mon équipement. La dernière pièce d'or au creux de ma paume, j'ai attendu que le convoi s'approche. Le soleil brillait à présent de tout son éclat. Il était mon principal allié, qu'un nuage vienne à le cacher et j'étais perdue !

Quand le chariot de tête a enfin atteint le carrefour, j'ai glissé la pièce d'or dans l'élastique du lance-pierres, et j'ai bondi hors de ma cachette.

— Eh ! Zafar ! ai-je crié. Fais-moi un joli sourire, c'est pour la photo !

Le vampire s'est figé en entendant ma voix. Il a tourné la tête dans ma direction, c'est exactement ce que je souhaitais. J'ai lâché l'élastique et la pièce s'est envolée à une vitesse prodigieuse. Elle a frappé le masque de porcelaine en plein front, le faisant éclater comme une coquille d'œuf. L'horrible visage de l'homme chauve-souris est apparu en plein jour. Pas pour longtemps...

Zafar a poussé un cri étranglé, il a eu un geste pour se cacher la tête sous sa cape de cuir, mais il était déjà trop tard. Ne croyez pas ce qu'on vous montre dans les films ; les vampires ne gigotent pas pendant une heure avant de s'enflammer, en réalité, à peine la lumière du soleil a-t-elle effleuré leur peau qu'ils explosent et tombent en cendre.

C'est ce qui s'est passé. D'un seul coup, les vêtements de Zafar n'ont plus été emplis que de poussière grise, et se sont affaissés sur le sol, en tas.

À la même seconde, l'armée des bonshommes a suivi le même chemin. Tous les gnomes, qui se préparaient à me bondir dessus, se sont changés en poussière, et le vent de la plaine en a saupoudré les champs des alentours.

Privés de conducteurs, les chevaux ont choisi de s'arrêter pour grignoter l'herbe. J'ai ramassé la pièce d'or qui avait tué Zafar pour la glisser dans ma poche. Contemplant les débris du masque de porcelaine, j'ai dit : " Souvenir ! "

Voilà, voilà...

Ensuite ? Ensuite j'ai regagné le palais, juste à temps pour voir s'enfuir les chats noirs qui vivaient jusqu'alors dans la galerie des statuettes de porcelaine. J'ai compris que le maléfice avait pris fin, et que tous les ennemis du premier ministre avaient cessé d'être des bibelots pour reprendre forme humaine.

Tant mieux, au moins Amandine pourrait s'appuyer sur des gens honnêtes pour faire le ménage à la cour !

Je descendais tout juste de cheval quand la princesse a dévalé l'escalier pour m'accueillir. Le pouvoir du vampire s'étant éteint, elle était sortie du sommeil maléfique qui l'avait accablée ces derniers jours.

— Merci ! Merci ! a-t-elle sangloté, sans toi j'étais perdue !

Je lui ai conseillé d'envoyer ses soldats récupérer les chariots d'or

abandonnés sur la route, et là, il s'est produit quelque chose d'amusant. Figurez-vous que lorsqu'on a voulu ramener le trésor royal dans la chambre forte on s'est aperçu qu'au moment de s'enfuir, Zafar avait poussé la couronne de fer au fond du coffre, d'un coup de pied, et claqué la porte.

Vous voyez où je veux en venir ? La couronne était enfermée dans le coffre-fort, or, sans elle personne ne pouvait résoudre l'énigme commandant l'ouverture de la serrure ! Ça impliquait que la chambre blindée resterait fermée pour l'éternité, et que les souverains du royaume des sortilèges allaient devoir s'acheter une autre couronne !

J'ai trouvé ça marrant.

Pas eux.

Bref, Amandine s'est rendue sur la berge de l'étang maudit pour prononcer le mot magique révélé par les sirènes. Cette fois le roi est sorti de la boue. Il avait l'air encore plus accablé que de coutume, à croire qu'il regrettait d'avoir été ramené parmi les vivants. Ses ministres se sont empressés de lui raconter les événements survenus en son absence. Il a hoché la tête, distraitement.

De grandes réjouissances ont salué son retour. On m'a décorée de l'ordre de la licorne bleuâtre, et la princesse m'a offert une très jolie bague. Je ne me suis pas sentie à mon aise dans le tourbillon des fêtes qui ont suivi. À présent que je ne lui servais plus à rien, Amandine avait tendance à m'oublier pour danser jusqu'au vertige entre les bras de jeunes officiers. Ça ne m'a pas surprise. Alors, sans rien dire à personne, j'ai récupéré la valise dans le cabinet rouge, et je suis rentrée chez moi.

Poppie était toujours plongée dans la lecture des aventures du Docteur Squelette, Génie du Crime. En me voyant passer elle a marmonné :

— T'es pas encore partie ou t'es déjà revenue ?

De retour à la maison j'ai sorti la carte postale ensorcelée de sa cachette, et j'ai commencé à résumer dans la partie réservée à la correspondance ce qui m'était arrivé au cours du voyage. Mes parents ont été très impressionnés.

Voilà, j'ai rangé la pièce d'or, la bague et la licorne bleuâtre dans mon coffret à souvenirs.

Je vous embrasse tous. Sûrement qu'on se reverra dans une prochaine aventure ?

Bien affectueusement,
Votre Nouchka.

FIN DU TOME2

[1] Voir Nouchka et les géants.

[2] Compliquées, surchargées de décorations.

[3] Drapeaux longs et étroits, parfois pointus ou se terminant par des franges.

[4] Demoiselles qui accompagnent une dame de haute noblesse lors de ses apparitions en public.

[5] De sang royal.

[6] Endurcis par la guerre.

[7] Dénomination des services assurant l'alimentation du souverain, depuis l'achat de la nourriture jusqu'à son arrivée sur la table du roi.

[8] Promenade sans but réel.

[9] Bibliothèque.

[10] Voir Nouchka et les géants.

[11] Maître du protocole, qui décide des usages de la cour et de la manière de se conduire en fonction du rang de chacun.

[12] Nom scientifique du loup-garou.

[13] Cellules nerveuses assurant le fonctionnement du cerveau.

[14] Chef de la chasse.

[15] Brodée.

[16] Lors des chasses à courre les rois de France chassaient à l'épieu, en fait une sorte de courte lance qu'il fallait savoir manier avec habileté. On

n'employait jamais d'armes à feu.

[17]Boue.

[18]Période pendant laquelle un ministre, un homme d'État, prend la place du roi défunt en attendant qu'un nouveau souverain soit couronné. Cela se produit quand le futur roi est trop jeune pour assurer la marche du royaume.

[19]Convoquer.

[20]Messagers.

[21]Autoritaire, à laquelle on est forcé d'obéir.

[22]Tueuses.

[23]Cuir très solide, utilisé par les militaires.

[24]Possède des défenses naturelles qui le rendent insensible au poison.

[25]Monstres féminins de la mythologie grecque, célèbres pour leur férocité et leurs cris insupportables...

[26]Chevaux, selles, serviteurs, tout l'équipement nécessaire au voyage d'une personne de haut rang.

[27]Complaintes, chants.

[28]Tirer au sec.

[29]Fibre végétale avec laquelle on tresse les cordages.

[30]Propriétaires d'une gargote, auberge délabrée.

[31]Quand l'eau est trop froide le cœur s'arrête de fonctionner.

[32]Le poids des vagues est énorme. Il n'est pas rare que, lors d'une grosse tempête, un marin ait la nuque brisée lorsqu'une déferlante s'abat sur le pont de son navire.

[33]Pour ceux qui l'ignorerait encore, les vampires s'enflamment à la lumière du soleil. On a donc peu de chance de les rencontrer sur les plages, en plein midi.

[34]Contrepoison.

[35]Expression signifiant qu'il n'y a plus personne pour gouverner.

[36]Salle ronde.

[37]Bonnes cartes.

[38]S'évanouissaient.